

FAN Wen

UNE TERRE DE LAIT ET DE MIEL

Roman traduit du chinois
par Stéphane Lévêque

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS FINANCIER
DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR



*Éditions
Philippe Picquier*

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE CHEN FENG

Titre original : *Shui Ru Da Di*

© 2004, Fan Wen

© 2013, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.père 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0909-4

Quelques mots du traducteur

Ecrit à l'aube des années 2000 et publié en janvier 2004 à Pékin dans une version amputée de quelques passages censurés, puis à Taiwan en 2007, cette fois dans sa version non censurée, *Une terre de lait et de miel* apparaît comme un roman singulier dans le paysage de la littérature chinoise contemporaine, en raison des thèmes abordés et de l'ampleur de l'œuvre. Il va sans dire que c'est sur la version taiwanaise que je me suis fondé pour effectuer la présente traduction.

L'auteur a fait des terres tibétaines du nord du Yunnan le thème central d'une sorte de trilogie : *Shuiru Dadi*, « Terre de lait et de miel », puis en 2006 *Beimin Dadi*, « Terre de compassion », et enfin en 2010 *Dadi Yage*, « Cantique de la terre ». Ces trois textes, bien que pouvant être lus indépendamment les uns des autres, développent des thématiques religieuses chères à l'auteur. Dans « Terre de compassion », un Tibétain qui a assassiné un homme en raison des querelles ancestrales entre leurs deux clans va partir en pèlerinage pour Lhassa, afin de se purifier de son crime. Au terme du roman, le meurtrier sera reconnu comme tulkou, c'est-à-dire, dans le bouddhisme tibétain, comme la réincarnation d'un maître ou d'un lama disparu. « Cantique

de la Terre » raconte comment la religion catholique va bouleverser le destin d'un groupe de Tibétains ainsi que la poignante histoire d'amour qui se joue sous la lumière de cette même foi.

On l'aura compris : Fan Wen brosse des histoires autour de la grande Histoire, celle de la pénétration aux confins du Tibet des pères des Missions étrangères vers la fin du XIX^e siècle et des conflits inévitables qu'une telle rencontre aura suscités. Lors d'un récent entretien où je lui demandai comment distinguer, dans ses romans, la part du réel de celle de l'imaginaire, l'auteur me répondit dans un sourire malicieux qu'un bon tiers de son œuvre romanesque puisait dans une réalité historique qu'il réinterprète et magnifie par le talent de sa plume. Cela laisse tout de même deux bons tiers qui offrent souvent la part belle au fantastique : comment croire, sinon, à ces lamas résorbés en corps d'arc-en-ciel et autres faits miraculeux où les démons et les divinités règnent sur ces terres lointaines ?

Les profondes et sinueuses gorges du Mékong aux confins de la Chine, le marchepied du Tibet... Grande fut ma chance de découvrir ce territoire. Il faut avouer qu'une fois visitées, ces terres si éloignées de notre Occident contribuent à élargir la vision étriquée et parfois erronée de cet Orient que l'on nomme « extrême ». Lors de ma première rencontre avec Fan Wen en août 2009, cette traduction commençait à peine à prendre forme. Pour saisir l'atmosphère singulière de ces gorges du Mékong, pour contempler la majesté du Khawa Karpo, il me fallut en arpenter les chemins à flanc de précipice, gravir à dos de mule une forêt dense menant à un temple bouddhique qu'un glacier éternel venait lécher. Pics déchirant le ciel céruléen, tumultueux

Mékong, salines sur pilotis comme autant de miroirs réfléchissant le ciel, visages rieurs, boudeurs aussi, vives couleurs des lungta qui claquent au vent, église catholique nichée au secret des vallées et monastère tibétain doré sous le soleil couchant... Je dus me rendre à la rencontre de ce monde inattendu pour que le roman prenne vie et que sa traduction s'opère sous le double signe du partage et de la joie.

Car ce roman est d'abord une invitation au débord, à la découverte d'un ailleurs que notre imaginaire peine à concevoir. L'intrigue d'*Une terre de lait et de miel* débute à l'aurore du xx^e siècle et se poursuit jusqu'aux années 2000. Peu connue du public francophone, l'histoire des pères des Missions étrangères sur ce coin de terre fut une véritable aventure spirituelle, humaine, scientifique et technique. C'est ainsi que des petites communautés catholiques s'établirent au Sichuan et au Yunnan avant de connaître les persécutions sous le régime communiste, à compter de 1953, puis la réhabilitation à la faveur de la fin du maoïsme. Ces gorges du Mékong composent donc la toile de fond où se déploie un récit enchevêtré, savamment forgé. Fan Wen a brossé un conte foisonnant, à l'image de la geste du roi Gesar, épopée que chantent et narrent les bardes tibétains depuis des siècles.

Des missionnaires français arrivent au Tibet, remplis de morgue et de foi conquérante, convaincus qu'ils doivent dresser la croix du Christ sur ces terres païennes. Leur rencontre avec le sage et miséricordieux Rangjung Rinpoché, leur lourde faute d'armer de fusils le tusi – seigneur local –, les premières guerres contre les moines-soldats des monastères tibétains, ouvrent ce roman dont un résumé ne saurait rendre compte des multiples richesses. Qu'on en juge : Fan Wen réussit

la gageure de tenir en haleine son lecteur, dans une langue ciselée et parfois poétique, en mélangeant toutes les décennies du siècle qui se répondent l'une l'autre en écho, de telle sorte que la notion du temps semble abolie par le jeu de l'écriture. Guerres de religion, querelles familiales ancestrales, conquête d'un improbable Canaan sur la rive est du Mékong, miracles et magie, culte dongba du peuple Naxi, amours contrariées et jeunes gens se donnant la mort, Nationalistes moribonds et Gardes rouges enflammés de maoïsme, nonne éperdue d'amour, bandit de grand chemin converti au Bouddha, cadre communiste au trouble passé, tout ceci et plus encore hante longtemps le lecteur quand la dernière page se referme. Impossible, au fond, de ne pas éprouver de tendresse pour le père Charles, impossible de n'être pas ému par le destin du meurtrier Tsering Dawa qui délaisse sa soif de sang pour la pure lumière du Bouddha. Et que de sagesse dans le compatissant Rangjung Rinpoché qui, résorbé en corps d'arc-en-ciel, reprendra souffle chez les Naxi, frères ennemis !

A l'heure où, sur les lèvres, anathèmes et haines fleurissent comme les azalées blanches, ce roman nous invite à découvrir, par le regard d'un Chinois du Yunnan, les pures vertus de la tolérance, seul recours contre les folles guerres des religieux venus de tous horizons.

Que soient remerciées celles qui, par leurs conseils précieux, ont aidé à la mise au point de cette traduction, notamment Françoise Robin, maître de conférences de langue et culture tibétaines, dont la relecture scrupuleuse a permis d'éviter bien des écueils, ainsi qu'Yvonne André, qui sait mieux que quiconque la grande dette que j'ai à son endroit.

QUELQUES MOTS DU TRADUCTEUR

Que soit aussi remercié Fan Wen qui m'a accordé sa confiance et son temps, chaque fois qu'un point obscur demandait à être éclairci.

Puisse le lecteur savourer ces pages avec le même plaisir que j'ai eu à les lire.

STÉPHANE LÉVÊQUE
Angoulême, novembre 2012.

Le traducteur dédie ce travail à Andrée et Régis Petit ainsi qu'à Laurence Vanommeslaghe, pour leur soutien et indéfectible amitié.

*Celui qui ne connaît qu'une religion
les méconnaît toutes.*

F. FRIEDRICH MAX MÜLLER

LIVRE I

Début de siècle

Sur les marches du Tibet

Lorsqu'ils se fermèrent à tout jamais, les yeux du père Charles ne virent pas la lumière du royaume de Dieu. Cette lumière, ils l'avaient contemplée bien longtemps avant, lorsque, pour la première fois, le père Charles s'était trouvé devant les marches est du Tibet. Face à lui, noyées entre ciel et terre, se déployaient en strates successives des chaînes de montagnes sauvages, pareilles à des vagues immobiles sur un océan sans fin ; dans le ciel flottaient des bancs de nuages étincelants sous une voûte aussi azurée que celle du paradis et se dressait une montagne en forme de pyramide, coiffée de neiges éternelles. Cette montagne si pure qu'on eût dit une beauté silencieuse, virginale, exerçait sur ceux qui la découvraient une véritable fascination. Nous étions à l'aube du xx^e siècle, et le père Charles des Missions étrangères n'imaginait pas qu'aussi longtemps qu'il vivrait, il contemplerait ce territoire fermé et mystérieux du sud-est du Tibet, pas plus qu'il n'imaginait que la solitude d'un homme partage avec la solitude d'une terre des liens indissolubles que rien ne saurait changer. Jeune homme récemment ordonné prêtre, il accompagnait le père Durand, un missionnaire qui, depuis de longues années, s'employait à accomplir une

œuvre immense aux yeux de l'Eglise : frapper à la porte du Tibet.

— Mon père! J'aperçois les montagnes neigeuses du Tibet, dit avec enthousiasme le père Charles en indiquant à l'horizon le pic en forme de pyramide.

Les Tibétains qui menaient les chevaux lâchèrent les licols de leurs bêtes et se prosternèrent, tête contre sol, vers ce mont lointain. Les yeux baignés de larmes, ils murmuraient :

— Khawa Karpo! Khawa Karpo¹!

— Qu'est-ce que ça signifie? demanda à son guide le père Durand.

— Khawa Karpo, la montagne blanche, la montagne sacrée des Tibétains.

Par ces mots, le guide ne répondait pas au prêtre, mais il exprimait son ardente dévotion envers cette cime neigeuse perdue à l'horizon.

Observant cette montagne qui semblait flotter au-dessus des nuages, le père Charles demanda, perplexe :

— Une montagne sacrée? Que voulez-vous dire?

— Un lama qui n'a jamais fait de pèlerinage au Khawa Karpo voit sa puissance surnaturelle réduite de moitié, dit avec ferveur le guide tibétain. Si, de son vivant, un Tibétain n'a pas tourné une fois autour de la montagne sacrée de Khawa Karpo, personne après sa mort ne voudra porter son cadavre considéré comme impur.

— Voyez donc la sottise de ces païens, père Charles! railla le père Durand. A la vue de cette superbe montagne s'impose à nous le devoir d'y dresser la croix du Christ!

1. Plus haute montagne (6740 mètres) de la province du Yunnan, située à la frontière du Tibet.

Le guide tibétain qui menait leurs bêtes releva la tête et dit :

— Messieurs, vous n'irez pas plus loin.

— Ah bon ? fit le père Durand. Soudain tout joyeux, il ajouta sur un ton enfantin : Vous verrez, mon fils ! Il n'est pas de lieu où Dieu ne puisse se rendre.

Après avoir suivi pendant sept jours la route caravanière longeant la rive du Mékong, ils venaient de s'engager dans une gorge cachée qui serpentait à l'infini, quelque part à la frontière du Yunnan et du Tibet. On eût dit que cette gorge n'avait pas été formée par le travail d'érosion millénaire des eaux du fleuve, mais qu'elle était le chef-d'œuvre d'une nuit. Sur ses flancs, falaises et versants abrupts semblaient comme taillés au couteau. Né sur les plateaux du Tibet, le céleste Mékong se déversait depuis l'au-delà des nuages, et ses immenses cascades charriaient les eaux non vers le bas, mais elles les faisaient bondir jusqu'au ciel. Sur les rives du fleuve, d'énormes roches amassées pêle-mêle mugissaient de terreur et d'agonie sous la furie des eaux. Les rugissements de colère entendus à longueur de jour rappelaient ces guerres où les armes s'entrechoquent sans désespérer. Immenses rochers et flots tumultueux ramenaient les prêtres au souvenir des jours terribles qu'avait connus le monde lors du Déluge, sauf qu'ici l'Arche de Noé elle-même ne les aurait pas sauvés des eaux démontées. Depuis qu'ils s'étaient engouffrés dans cette sombre gorge bordée de falaises abruptes, ils n'avaient pas rencontré âme qui vive, et si la trentaine de caravaniers qui les accompagnaient n'avaient pas assuré leur transport, les deux missionnaires auraient quasiment pu mourir de faim, tout disciples de Dieu qu'ils étaient. Dieu en personne n'y aurait d'ailleurs pas survécu.

Homme d'expérience, déterminé et orgueilleux, le père Durand avait une longue pratique de l'évangélisation dans les régions reculées de la Chine. Trois ans plus tôt, les Missions étrangères l'avaient envoyé dans le diocèse de Tatsienlou¹ – aujourd'hui celui de Kangding dans la province du Sichuan. A cette époque, l'Eglise catholique avait pour premier objectif d'établir des missions locales dans les régions situées à l'est et au sud-est du Tibet. Puis, grâce aux routes caravanières ou postales qui traversaient le Xikang et le Yunnan jusqu'au Tibet, elle comptait renforcer peu à peu son implantation et pousser l'audace jusqu'à se rendre à Lhassa, le cœur même du Tibet. Les Missions étrangères avaient fondé une préfecture apostolique à Tatsienlou et sous la houlette de monseigneur Morvand, les pères avaient créé de petites missions locales au Yunnan et dans les régions tibétaines du Xikang. Cette expédition missionnaire organisée vers le Tibet était liée à la volonté farouche du père Durand et à son désir vaniteux d'acquérir quelque célébrité en Europe. Pour lui, si cette nature devant laquelle les gens s'extasiaient n'était pas l'ouvrage de Dieu, si ces gens simples et pieux n'étaient pas les élus de Dieu, la faute ne pouvait en revenir aux prêtres. Il était depuis longtemps résolu à accomplir une œuvre dont Dieu serait fier, et aujourd'hui était la première pierre vers l'accomplissement de cette grande œuvre. Juché sur sa monture, il observa minutieusement à la longue-vue la montagne au loin et ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Seigneur! Elle doit bien faire vingt mille pieds de haut! Cette montagne hors du commun est sans conteste l'œuvre de Dieu tout-puissant. Les Alpes font pâle figure en comparaison.

1. Dartsedo en tibétain.

— Certes, mais il s'agit d'une montagne du Tibet, dit le père Charles.

— Bientôt, elle appartiendra à Dieu! répliqua le père Durand, sûr de son fait. Dans trois jours tout au plus, nous arriverons au pied de cette montagne afin qu'elle soit éclairée par la lumière divine.

Tandis qu'ils scrutaient à l'horizon ce pic surmonté de neiges éternelles qui miroitaient sous l'azur du ciel, les deux missionnaires ne purent empêcher les larmes de leur monter aux yeux. Le guide leur dit qu'ils pourraient s'estimer arrivés au Tibet lorsqu'ils seraient parvenus au pied de la montagne. D'après la carte, le majestueux Khawa Karpo se trouvait dans la proximité des régions nord-est de la Birmanie et de l'Inde, bien plus proche en tout cas que la ville sainte de Lhassa. Ces prêtres à cheval croyaient qu'il suffisait que les marches du Tibet leur fussent ouvertes pour que tout le Tibet s'offrît à eux. Grâce à leur expédition audacieuse, l'Église allait entamer un nouveau chapitre de son histoire missionnaire.

Le soir venu, les prêtres et les membres de la caravane campèrent à la belle étoile dans un hameau ne comportant que trois maisons, situé dans les gorges du Mékong. Sur la route qui passait devant le hameau, une stèle gravée, usée par le temps, portait l'inscription « Préfecture du Yunnan, Empire des Qing », preuve qu'ils se trouvaient vraiment à la lisière du Tibet. Mais la porte demeurerait toujours aussi fermée et hostile. A l'heure du dîner, des cavaliers Khampa¹ firent irruption devant les prêtres et l'un d'eux, un Tibétain visiblement

1. Le Kham est une des trois provinces traditionnelles du Tibet et les Khampa, ses habitants, comptent environ un million de personnes.

éduqué, mit pied à terre et s'adressa en ces termes au père Durand :

— Ces jours-ci, les vents de la vallée ont charrié des relents de démons, aussi le vénérable tusi¹ de mon clan refuse-t-il que des hommes ressemblant à des démons pénètrent plus avant dans les gorges du Mékong. Retournez d'où vous venez!

A voix basse, le guide du père Durand l'informa que l'homme était le chef de tribu Drakpa Dorje qui agissait sous les ordres du tusi Yakgong. Il défendait un passage taillé à flanc de falaise, au-dessus des rives du Mékong. Hormis les oiseaux qui n'avaient pas besoin de chemin, hommes et bêtes devaient tous l'emprunter pour se rendre au Tibet. Selon la loi fixée par le tusi, chaque marchand devait s'acquitter d'une somme de deux dollars du Yunnan à cinq cents millièmes d'argent.

Le père Durand s'avança en arborant un grand sourire, une khata² en guise d'offrande dans les mains.

— Mes chers amis, nous ne sommes pas des démons, mais des marchands venus de France, nous vous apportons la richesse et l'espoir. Quant au droit de passage, sachez que nous vous réglerons rubis sur l'ongle et que nous pourrions même vous payer beaucoup plus que n'importe quel autre marchand.

— Seuls les démons ont des avant-bras velus comme les vôtres! dit avec dégoût Drakpa Dorje, écartant de la main la khata du père Durand. Ces yeux, ces cheveux, ces nez... Ah! Vous ressemblez aux démons qu'on trouve dans les livres saints des lamas! Ouvrez donc les yeux!

1. Tusi : terme ancien qui désigne sous les dynasties Yuan, Ming et Qing les chefferies des différents peuples situés aux confins sud-ouest et nord-ouest de l'empire. Le mot peut aussi désigner la fonction elle-même, qui se transmettait par hérédité.

2. Echarpe blanche en soie ou tulle offerte à un hôte de marque, un lama ou une divinité.

Vous marchez sur une route empruntée par les Tibétains qui partent en pèlerinage pour Lhassa. Aucun pèlerin tibétain n'accepterait de fouler une terre marquée par des empreintes de démons!

Drakpa Dorje fit faire demi-tour à sa monture et s'en alla, comme s'il craignait d'être souillé par des remugles impurs. Depuis plus de dix ans que le père Durand évangélisait aux quatre coins de Chine, il n'avait jamais rencontré d'homme si hautain. Il savait pertinemment que pour être missionnaire au Tibet, il fallait avoir de la patience et déployer moult ruses. Aussi n'avait-il pas dévoilé son véritable statut, car il s'était entendu à l'avance avec le père Charles pour pénétrer au Tibet, non comme les disciples de Dieu qu'ils étaient, mais comme de simples marchands. En effet, ils s'apprêtaient à affronter un peuple qui, parmi tous les peuples, était celui où la force de la religion s'avérait la plus puissante, la plus aboutie. Tels ces fermiers qui ensemencent des terrains pierreux, il leur faudrait montrer de la détermination, de la ténacité, de l'intelligence et témoigner d'un courage à toute épreuve.

Dans les jours qui suivirent, les missionnaires et Drakpa Dorje entamèrent d'après négociations. Les premiers restaient discrets et évasifs sur les raisons de leur venue au Tibet, et l'autre était persuadé que son dialogue avec ces démons était une affaire de la plus haute importance, qui touchait aux croyances et à la survie de son peuple et de sa terre. Ces négociations tendues se poursuivirent quasiment jusqu'à la saison des pluies. Le père Durand savait que si rien n'était réglé avant l'arrivée des torrents boueux chargés de roches, l'occasion de pénétrer au Tibet cette année-là ne se représenterait plus, alors que le pays s'offrait à lui, juste là, à portée de

main. Il lui suffisait d'emprunter ce passage de moins de trois cents mètres, suspendu au-dessus du Mékong, pour accomplir le grand rêve que l'Eglise romaine caressait depuis des siècles. Un matin, alors que des pluies diluviennes menaçaient, le père Durand, accompagné de quelques serviteurs, surgit devant la demeure de Drakpa Dorje et lui cria :

— Vénérable chef Drakpa Dorje, je vous donne une dernière chance ! Sortez, je vous prie, pour en discuter.

Le chef vint à sa rencontre, assisté de deux cavaliers Khampa :

— Vous perdez votre temps. Ce chemin suspendu à flanc de falaise appartient au peuple tibétain. Vous prétendez venir d'un pays situé aux confins du monde, mais vous n'allez pas en pèlerinage à Lhassa et vous voulez vendre autre chose que le thé, les tissus ou les soieries dont nous, Tibétains, avons besoin. Qui sait si vous n'allez pas apporter au peuple des calamités de démons ? Je ne vous laisserai donc pas passer, quelle que soit la quantité d'argent que vous êtes prêts à déboursier.

— Très bien, puisque vous affirmez que ce passage vous appartient, je vous l'achète, dit avec détermination le père Durand.

— Votre arrogance est plus grande que la panse du yak. Vous êtes donc si riche ? fit le chef en riant.

— Dicter-moi votre prix !

Drakpa Dorje n'avait pas pensé que cet Occidental parlait sérieusement.

— Hum, vous voyez là-bas la grande jarre de pierre qui recueille les eaux pluviales ? Il faut trois jours et trois nuits de pluies incessantes pour la remplir. Aurez-vous assez d'argent pour la garnir jusqu'en haut ?

Après un rapide coup d'œil à la jarre, le père Durand lâcha : « Attendez ! » puis il partit. A midi, il revint

flanqué de ses aides, traînant trois mules chargées chacune de deux grands paniers pleins de dollars d'argent du Yunnan. Le père Durand ordonna à ses gens de verser le contenu des paniers dans la jarre et le son plaisant, cristallin, de cette cascade d'argent saisit jusqu'aux vautours qui en oublièrent de battre des ailes et plongèrent à pic vers le Mékong. Sous le regard interdit des témoins, la jarre fut comblée en un rien de temps. Pour le chef Drakpa Dorje, une jarre pleine d'argent était autrement plus importante qu'une pluie apportant ses bienfaits par une année de grande sécheresse.

— Et merde ! Le chemin est à vous !

Et, en frappant dans ses mains épaisses, il proclama ouvert aux missionnaires étrangers le rideau de fer qui gardait l'entrée du Tibet.

Si Drakpa Dorje avait pu deviner quelles étaient les véritables intentions du père Durand, il n'aurait sans doute pas été ému par une jarre chargée de pièces. Les malheurs qu'allait subir ce territoire illustrèrent combien les tractations pour entrer au Tibet avaient plutôt été une bonne affaire pour le père Durand, si on considérait les trois années qu'il lui avait fallu pour en arriver là au regard des quatre siècles de lutte que l'Eglise romaine y avait consacrés.

Aussi, lorsque les pères et leur caravane eurent franchi ce chemin acquis à prix d'or et qu'après avoir contourné une passe ils découvrirent le ciel céruléen du Tibet, ses nuages éclatants de blancheur, ses grandes gorges encaissées et l'aspect féérique de cette haute montagne recouverte de neige, il sembla au père Durand qu'il levait le cordon du lourd rideau qui lui en interdisait depuis toujours l'accès. Était-ce la solennité de l'instant ou la joie qui le submergeait, ses yeux se remplirent de larmes :

— Aujourd'hui, le rideau de fer vient de tomber !

Etude

Trois jours plus tard, à la nuit tombante, alors que les grêlons volaient en averse et qu'un vent furieux balayait le sol, les pères venaient frapper à la grande porte du monastère de Ganden, le premier qu'ils avaient trouvé sur leur route depuis leur entrée au Tibet. Etabli sur une crête de la rive ouest des gorges du Mékong, ce monastère bâti voici plus de six cents ans semblait un village posé à flanc de montagne où s'adossaient les cellules des moines, étagées en écailles autour du dukhang¹. Dans cette salle, le majestueux visage du Bouddha, qui semblait d'essence divine, pénétrait tout ce qui allait advenir sur la terre : dans les cinquante et quelques années à venir, les ennemis de la religion se trouveraient dans les gorges, aux jours de la fureur des divinités. L'homme qui se tenait à la grande porte du Tibet dit :

— Vénérables moines, nous sommes des marchands venus du lointain pays de France, et nous vous prions de nous accorder asile pour nous abriter de la pluie.

Les moines leur tendirent des mains amicales :

1. Principale salle d'assemblée et de prière dans les monastères tibétains.

— Visiteurs venus de loin, entrez, nous vous en prions! La compassion et l'amour n'ont jamais fait défaut à notre monastère.

Et c'est ainsi que les deux prêtres pénétrèrent sans coup férir dans ce monastère qu'ils avaient longtemps rêvé de connaître, au cœur du Tibet. Ils savaient en effet que pour qu'une autre religion parvienne à détrôner le bouddhisme tantrique enraciné depuis des siècles, il leur faudrait d'abord apprendre la langue, la culture et l'histoire du peuple tibétain. Seule l'étude auprès de lamas érudits, versés dans la connaissance, leur permettrait de l'emporter enfin sur ces doctrines bouddhiques que l'Eglise romaine regardait comme hérétiques.

Le jour suivant, les prêtres renvoyèrent les porteurs qui avaient mené leurs montures et entassèrent tous leurs bagages dans une grande pièce. Puis ils rendirent visite au tulkou¹ supérieur du monastère, le 5^e lama Rangjung² Rinpoché, ainsi qu'aux huit vénérables moines de la communauté. Rangjung Rinpoché était un homme entre deux âges, affable et doux, et ses façons lui gagnèrent aussitôt le cœur des deux prêtres. Au monastère de Ganden, les incarnations successives de Rangjung Rinpoché portaient toutes la marque de vertu et de savoirs inégalables et, après plusieurs siècles de renaissances, il était parvenu à un stade d'absolue perfection, chacune de ses émanations ayant apporté au monastère et aux régions autour de la vallée des bénédictions sans nombre. Quelques autres tulkou vivaient aussi au

1. Tulkou : personnalité religieuse reconnue généralement dans l'enfance comme réincarnation d'un maître religieux. Littéralement, le mot signifie « corps d'apparition » ou « corps émané ». Rinpoché est en tibétain un terme respectueux habituellement réservé aux tulkou, qui signifie « Très Précieux ».

2. En tibétain, « Autocré ».

monastère mais Rangjung Rinpoché avait toujours été le plus éminent d'entre tous. Le père Durand lui offrit une horloge à sonnerie, deux jadéites apportées d'Occident et un portrait de Jésus. Emerveillé par la perfection de l'horloge, Rangjung Rinpoché s'exclama :

— Si aujourd'hui l'homme d'Occident peut estimer les heures avec deux bâtonnets (ainsi parlait-il de la grande et de la petite aiguille), demain, avec des chevaux, il pourra traîner la lune et le soleil !

— Votre temps passe trop lentement ou peut-être même ne s'est-il jamais écoulé, fit le père Durand sur le ton hautain de l'homme de lettres. Le monde est entré dans l'ère des machines, alors que vous semblez toujours vivre comme au Moyen Age. Savez-vous ce qu'on appelle une machine ? La machine structure la vie des hommes. Lorsque le monde sera rempli de toutes sortes de machines, la marche de l'humanité s'en trouvera accélérée.

Rangjung Rinpoché ne creusa pas davantage la remarque du prêtre mais, faisant rouler entre ses doigts les perles de son chapelet, il dit avec lenteur :

— Le regard des Occidentaux demeure une énigme, même pour les divinités. Puisque le terme de chaque vie humaine est la mort, je ne vois pas l'intérêt d'aller aussi vite.

Les produits apportés d'Occident et de Chine par les prêtres ouvrirent aux moines de nouveaux horizons sur le vaste monde, mais les prêtres en demandaient un prix qui les laissa tous bouche bée. Ils avaient cependant le plus grand mal à refréner leur curiosité face à ces objets nouveaux pour eux. Jour après jour, les marchandages allaient bon train tandis que les prêtres se familiarisaient avec le monastère. Lorsque Rangjung

Rinpoché s'aperçut, en utilisant pour la première fois la longue-vue des prêtres pour observer les bouquetins sur les montagnes faisant face aux gorges, qu'il parvenait à distinguer même leurs barbiches, il s'exclama :

— Cet objet est prodigieux! Il rétrécit le temps et l'espace, il me semble pouvoir attraper à la main les bouquetins! Ce sont là des yeux qui allongent le bras.

Le père Durand lâcha, non sans une certaine emphase :

— En vérité, cette longue-vue enrichit la vie des hommes. Si nous pouvions distinguer ce qui nous est éloigné avec une si grande précision que nous ayons l'impression de le pouvoir glisser dans notre poche, nous aurions alors acquis le sens de l'existence.

Immédiatement, Rangjung Rinpoché lui offrit d'échanger cette longue-vue contre des trésors du monastère, mais le père Durand répliqua que les richesses des Tibétains ne l'intéressaient pas. Dans les jours qui suivirent, le tulkou fit non seulement exposer les trésors du temple de Jade, mais aussi tous ceux que le monastère avait amassés depuis des siècles. On les étala hors du dukhang, sur l'esplanade où les lamas exécutent les danses sacrées, mais le père Durand ne leur témoigna guère d'intérêt. Plus l'un voulait acquérir ce trésor qui dominait le temps et l'espace, plus l'autre refusait bec et ongles de s'en séparer. Le tulkou était persuadé que si l'on récitait des mantras pour cet « œil qui allonge le bras », lui conférant ainsi d'immenses pouvoirs surnaturels, peut-être alors pourrait-il grâce à cet œil voir les Bouddhas et les moines éminents de l'Inde. Il revint à la charge et insista tant et si bien qu'à la fin, le père Durand finit par lâcher :

— Si vous en êtes d'accord, je préférerais vous l'échanger contre la « langue » des Tibétains.

Dans ces zones frontalières du Tibet et de la Chine, on disait de ceux qui parlaient la langue d'une tribu étrangère qu'ils étaient gens ayant une autre « langue¹ ». Un homme avec plusieurs langues dans sa bouche pouvait, sur ces terres où vivaient des tribus séparées, se faire des amis en tous lieux. Rangjung Rinpoché n'avait jamais vu pareil troc, mais il pensa que le père Durand était un marchand qui voyait loin. Il savait déjà le chinois et maintenant il voulait apprendre le tibétain, preuve qu'il n'entendait pas mourir de faim au Tibet. Dans sa miséricorde et sa compassion, il accepta donc les termes du marché.

Dès lors, les pères Durand et Charles partagèrent la vie des moines au monastère où, traités en véritables hôtes de marque, ils apprirent le tibétain et les rudiments du bouddhisme tantrique sous la houlette de Rangjung Rinpoché et des guéshé², tous insondables puits d'érudition. Les pères possédaient la détermination des étudiants et le cœur ambitieux des explorateurs, mais ils se gardaient bien de révéler leur zèle missionnaire. Eux que les moines tenaient pour de studieux et modestes élèves venus d'Occident apprirent l'origine, les écoles, les doctrines et les soutras du glorieux bouddhisme tibétain à l'histoire multiséculaire, ainsi que les noms de toutes les déités protectrices qui apportent paix et sécurité aux Tibétains. Rangjung Rinpoché leur enseigna même les noms des démons afin qu'ils s'en protègent lorsqu'ils voyageraient. En son for intérieur, le père Durand était

1. En chinois, deux mots distinguent la langue que l'on parle de l'organe situé dans la bouche. Dans le texte original, il s'agit de l'organe.

2. Le guéshé (dge-bshes en tibétain) désigne le grade académique de docteur en philosophie bouddhique obtenu par certains moines érudits.

bien obligé de reconnaître que ces moines possédaient tous d'immenses qualités de droiture, d'érudition et de maîtrise de soi. Cependant, chaque nuit, quand régnait le silence, il faisait dans sa cellule le serment devant Dieu qu'il renverserait sur ce bout de terre la foi bouddhique pour celle en Jésus-Christ. Il consacrerait toute sa vie à montrer aux Tibétains combien leurs croyances étaient absurdes. Il rêvait même du jour où les missionnaires feraient de tous les temples du Tibet des églises catholiques qui compteraient alors au rang des plus glorieux temples de la Terre! Mais la journée, l'étudiant qu'il était ne montrait que modestie et discrétion. Avec fierté, il envoya à monseigneur Morvand, resté en son lointain évêché de Tatsienlou, le rapport suivant :

Il n'est jamais venu à l'esprit de ces lamas sincères qu'ils m'ont remarquablement forgé sur leur enclume et que désormais, je combattrai leurs croyances avec les moyens qu'ils m'ont eux-mêmes fournis. Le temps venu, j'ai la ferme intention de fourbir mes armes pour la défense de notre foi et la mise en évidence des erreurs de la leur. Avec la protection de Dieu tout-puissant, je les vaincrai.

Deux ans avaient filé. Les prêtres parlaient à présent parfaitement tibétain, ils buvaient du thé au beurre, mangeaient de la tsampa¹ et ils étaient capables de discuter avec les moines des dogmes du canon bouddhique comme, entre autres points, le Bouddha, le nirvâna, les renaissances et existences successives, les réincarnations, les concepts de non-soi et d'impermanence, mais aussi les phénomènes de causalité et conditionnalité, les quatre sceaux, les cinq agrégats, les trois mondes et les six destinées. Ils avaient même appris la

1. Farine d'orge grillée et moulue, base de l'alimentation tibétaine traditionnelle.

technique pour réaliser les *thangka*, les peintures sur toile. Dotés d'une vive intelligence, les prêtres apprenaient vite, qu'il s'agisse de boire du thé au beurre ou de maîtriser les dialectes locaux. Mais derrière son apparence d'étudiant modèle, le père Durand avait rédigé à la lumière blafarde d'une lampe à beurre un dictionnaire de religion bilingue tibétain-latin, arme essentielle destinée aux futurs missionnaires français qui viendraient au Tibet combattre le bouddhisme tantrique. Il avait aussi écrit en tibétain un petit catéchisme catholique qu'il offrirait aux néophytes. Et, après avoir recueilli avec le père Charles toutes les doctrines du tantrisme patiemment apprises sous la férule des moines, il avait rédigé avec lui un ouvrage intitulé « La gloire du Seigneur disperse les ténèbres des contrées neigeuses », véritable réquisitoire contre la religion professée par les lamas. Les prêtres connaissaient désormais les routes qui menaient du Yunnan au Tibet et en avaient dressé une carte. Ils s'étaient si bien familiarisés avec les us et coutumes du peuple tibétain qu'ils en savaient plus sur ce territoire que sur leur propre terre natale de France. Ils ressemblaient à ces voyageurs étrangers qui, empruntant depuis des siècles ce passage ancien qui va de la terre de Chine au Tibet, font halte pour se reposer, reprennent des forces avant de poursuivre plus loin, et se fondent en harmonie avec cette terre jusqu'à ne plus faire qu'un avec elle. Personne n'aurait pu imaginer, ni même concevoir, que les deux prêtres vivraient ici pour toujours et apporteraient dans les gorges des calamités sans précédent, bien qu'ils n'eussent eu d'autre désir que d'y proclamer l'Évangile du Christ.

Lorsque les prêtres eurent le sentiment d'être devenus, grâce aux moines, l'épée tranchante avec laquelle ils

allaient combattre le Tibet et sa religion, le père Durand remit la longue-vue à Rangjung Rinpoché, refusant que le moindre argent lui fût versé en retour. Profondément touchés par ce geste, les moines restaient pourtant perplexes devant la magnanimité de ces deux étranges Occidentaux. Autrefois, jamais ils n'auraient consenti à se séparer de leur précieux trésor, même si on les en avait suppliés à genoux, et voilà qu'aujourd'hui ils le cédaient sans contrepartie! Rangjung Rinpoché répétait aux prêtres : « Ce marché n'est pas équitable pour vous! » Mais le père Durand lui répondit : « Bien sûr que si! Maintenant que je possède votre langue, c'est comme si tout le Tibet m'était donné. Il n'est pas en ce bas monde de transaction qui puisse rendre homme plus heureux. »

Sans doute les pères savaient-ils que durant les six jours où le Dieu Yahvé avait créé la lumière, les firmaments, la terre, les luminaires célestes, les poissons et les oiseaux, les reptiles et les bêtes sauvages et enfin l'homme, une inondation du Mékong avait raviné les villages semés au pied du Khawa Karpo, la montagne des neiges. En ce temps-là, les arbres des gorges voilaient ciel et soleil, le jour ne se distinguait pas de la nuit, les chaînes de montagnes marchaient, les arbres volaient à tire-d'aile et les démons sévissaient dans les monts et les forêts. Certains, munis de trois têtes et six bras, avaient la gueule avide de sang et dévoraient toute âme vivante. Les moines disaient cependant que cette époque n'était pas si reculée dans le passé, car au contraire des eaux du Mékong qui fuient sans jamais revenir, les temps, eux, se répètent. Le soleil qui baigne aujourd'hui la vallée est le même soleil qui brillait voici des centaines ou des milliers d'années. Aussi est-ce sous la lumière du même soleil que

vivront toujours les démons, lesquels sont l'ombre des hommes : à peine fait-on volte-face que déjà les voilà enfuis, ne laissant derrière eux qu'une trace fugitive.

Les moines racontaient qu'à l'époque où Padmasambhava¹ – Guru Rinpoché – arriva d'Inde, il s'était retiré en méditation dans une grotte de la montagne Khawa Karpo afin qu'elle devînt une protectrice du dharma. A mi-flanc de la montagne, Guru Rinpoché aperçut un arc-en-ciel qui se levait toujours au même point. Il en suivit l'arc de cercle et découvrit dans la forêt un vaste pâturage semblant suspendu entre ciel et terre, cerné de falaises déchiquetées et de forêts impénétrables. Cet endroit ne ressemblait à aucun autre. Cependant, Guru Rinpoché y vit un yak en train de brouter paisiblement. Pendant trois ans, Guru Rinpoché demeura à méditer sur la montagne, pendant trois ans l'arc-en-ciel se leva sur le pâturage et pendant trois ans le yak fut là à brouter, sans que jamais Guru Rinpoché vît le moindre berger. Sur le point de retourner en Inde, une fois sa perfection accomplie, il vint au pâturage mais le yak et l'arc-en-ciel avaient disparu : à la place se trouvait un tas de bouse fumante. Guru Rinpoché écarta la bouse avec son katvanga et voici qu'un yak d'or surgit de terre. Le maître dit alors : « Grâce à ce yak, toutes les créatures vivant au pied de la montagne n'auront plus jamais à redouter les démons. »

Bien plus tard, le maître transmet en rêve un message à un moine errant venu vénérer la montagne Khawa Karpo. Dans sa jeunesse, ce moine avait étudié les

1. Selon la tradition, ce maître tantrique originaire du nord-ouest de l'Inde aurait permis l'implantation du bouddhisme au Tibet au VIII^e siècle de notre ère. Son nom signifie « Celui qui est né du Lotus ». En tibétain, on le nomme Guru Rinpoché. On le représente avec un katvanga, qu'on traduit souvent par « trident ».

soutras au monastère de Drepung et il allait recevoir le titre de guéshé, « docteur en philosophie bouddhique », lorsque, par un petit matin glacé, tandis qu'il offrait de l'eau sainte à la statue de Guru Rinpoché, il entendit soudain celui-ci lui parler en ces termes : « Jeune homme, loin d'ici tu trouveras la source de ton Eveil. » Le jeune homme fit alors ses adieux au monastère et, son balluchon sur le dos, il entama son périple de moine errant. De tels moines se rencontraient souvent sur les hauts plateaux neigeux. Arpenter le vaste monde, fouler de leurs pieds les hautes chaînes de montagnes, approcher, toucher et s'imprégner des montagnes, lacs et monastères sacrés, tel était leur destin. Le jeune moine parcourut l'Inde sans trouver la terre de son Eveil. Puis il alla à l'ouest du Tibet, au mont sacré Kailash, à l'est au Namchak Barwa, au nord au Nyenchen Thangla, il se rendit même au massif des Cinq Terrasses et au mont Emei. Nulle part il ne trouva l'Eveil. Ses cheveux et sa barbe étaient à présent parsemés de neige qui finit par gagner ses sourcils. Lorsqu'il parvint à l'est du Tibet, au pied de la montagne Khawa Karpo, ce fut là que Guru Rinpoché lui parla en rêve.

Il lui dit : « Ici devra s'élever un monastère où les foules recevront l'instruction. » Le rêve ajouta : « Le yak d'or sera un présage de bonheur pour toute créature habitant dans la vallée, homme ou bête. Il deviendra le trésor du temple de Jade et portera le nom de Jambhala¹. Désormais, plus jamais les démons ravageurs ne se lèveront sur cette terre. »

Suivant les indications du rêve, le moine errant trouva Jambhala, yak brillant de mille feux, dans un pâturage

1. Dieu des richesses et de la prospérité, Jambhala est aussi le protecteur. Sa tâche première est de garder le Bouddha, puis le monde, de l'invasion des démons.

au pied de la montagne aux neiges éternelles. Aussi un temple sis au pied du Khawa Karpo témoigne-t-il du lieu où le moine atteignit l'Eveil. Quelques dizaines d'années plus tard, le monumental monastère de Ganden fut érigé sur une montagne dominant les gorges et le yak d'or fut enterré sous la statue du Bouddha Shâkyamuni, dans le temple qui lui est dédié. Le moine errant, alors vieillard rassasié de jours, voulait apporter au maître qui lui avait ouvert la voie de l'Illumination la nouvelle de la construction du monastère, mais il n'avait plus assez de temps devant lui pour retourner en Inde. Il conféra donc à un chat ses pouvoirs surnaturels et le fit pénétrer dans la grotte où s'était autrefois retiré Guru Rinpoché. La grotte était d'une profondeur insondable mais le félin traversa le mont Khawa Karpo et, s'enfonçant dans l'épaisseur de la terre, parvint jusqu'en Inde. Il ne se contenta pas d'informer Guru Rinpoché de la construction du monastère, mais s'en revint aussi sans encombre, rapportant sur son dos des soutras et la bénédiction du maître. Dès lors, des volutes bleues d'encens de mûrier commencèrent à s'élever de la vallée, la montagne sacrée enneigée Khawa Karpo recueillit le chant des prières : l'âme des Tibétains avait enfin trouvé sa terre de repos.

Ce moine errant à qui Guru Rinpoché avait enjoint en rêve de bâtir un monastère dans la vallée est le premier de la lignée des Rangjung Rinpoché. Il est reconnu comme celui qui fit bâtir dans les gorges le premier monastère de la tradition Guélougpa, école éminente fondée par Tsongkhapa qui met l'accent sur la pratique de la vertu.

Après que Guru Rinpoché eut subjugué les démons qui semaient la terreur au Tibet oriental et qu'il en eut

fait les divinités gardiennes du dharma, les Tibétains, protégés par les dieux, se répandirent dans toute la contrée. Ces Tibétains étaient des Khampa, hommes majestueux comme les montagnes et impétueux comme les eaux du Mékong. En ce temps-là, la fonte des neiges venait mouiller les champs pentus de la rive ouest du fleuve et les terres avaient la molle élasticité de la peau des femmes. Cultivées avec soin, elles se montraient fertiles comme les entrailles d'une mère et donnaient des moissons propres à réjouir le cœur des hommes. Il n'y avait alors pas de tusi, pas de gouvernement du Tibet ou de mandarins envoyés par l'empereur de Chine. Les hommes cultivaient tous la même terre, bénéficiaient tous de l'appui d'une même divinité et donnaient à leurs enfants les noms du soleil, de la lune, des étoiles, des arbres ou des ruisseaux. C'était un temps qui ignorait les clans, les doutes, les haines et les guerres. Les terres étaient également partagées entre chaque famille, les sacs en cuir de mouton renfermaient tous la même quantité de farine d'orge, personne ne mourait de faim et nul n'était tenu en esclavage.

Le premier baptisé

Dans les gorges, à la saison où les montagnes se tapissent d'azalées, les prêtres s'étourdisaient de ce spectacle majestueux. Ces azalées de haute montagne, d'une espèce qu'ils n'avaient encore jamais observée en Europe, formaient un tout harmonieux avec les montagnes escarpées, les temples étincelants, les maisons étagées des Tibétains pareilles à des boîtes d'allumettes et la voûte azurée, moutonneuse, si pure qu'on aurait voulu se fondre en elle.

— Quelle nature grandiose ! dit le père Durand. L'heure de la fin de nos études a sonné !

— Si l'Eglise y consentait, répondit le père Charles, j'aimerais rester toute ma vie dans ce magnifique monastère pour approfondir les enseignements du bouddhisme.

Ces deux années d'étude au monastère avaient quelque peu transformé le père Charles en disciple du Bouddha. Il en avait l'allure austère, modeste et opiniâtre. Son visage reflétait la patience. Bien plus jeune que le père Durand — il n'avait pas encore trente ans —, il se trouvait au temps béni de la vie où l'on cherche encore à faire la part entre la vérité et l'erreur. Ses traits maigres, son

regard perçant, son expression de sévérité, de tristesse et de fermeté, le distinguaient du père Durand qui, lui, riait sans arrêt. Chez tout pèlerin qui se rendait à Lhassa en se prosternant face contre terre, on sentait vibrer la même ferveur religieuse que chez le père Charles qui, s'imposant une vie ascétique, était prêt à se sacrifier à tout moment pour sa foi, intimement convaincu que sa mission était d'étendre celle-ci.

— N'oubliez pas votre mission, dit d'un air contrarié le père Durand. En tant que moines ayant achevé leur formation, la première œuvre que nous consacrerons aux disciples du Bouddha sera de soumettre le belliqueux tusi du clan Yakgong.

— Je me disais que nous pourrions d'abord porter l'Évangile aux Naxi qui vivent dans les gorges. Il s'agit d'une tribu de peu d'envergure qui, en outre, ne professe pas le bouddhisme.

Cette proposition du père Charles fit honte au père Durand :

— Il nous a été si difficile de pénétrer au Tibet, dit-il en haussant le ton, et vous craignez d'affronter ce puissant bouddhisme ? Enfin, mon père, qu'est-ce qui vous empêche de devenir une épée tranchante pour combattre cette religion ?

Le clan Yakgong s'affirmait comme le clan le plus ancien, le plus riche et le plus puissant des gorges. Plus de cinq siècles auparavant, un tulkou venu de Lhassa était passé par ces lieux après un pèlerinage à la montagne des Pattes de Poulet, située au Yunnan, là où vit l'ethnie des Bai. Épuisé par son voyage, chargé de bagages, le tulkou demanda aux croyants indigènes de lui prêter un yak. L'ancêtre du clan Yakgong lui en offrit un sur-le-champ et le tulkou dit alors : « *Yak gye gong*

ma, la fortune vous sourira ! » En tibétain, cette expression signifie « la famille qui prête un yak au tulkou ». Dès lors, cette famille fut honorée en se voyant appeler le clan des Yakgong.

La légende veut qu'une fois revenu à Lhassa, le tulkou conféra au yak des pouvoirs surnaturels et qu'il le laissa s'en retourner seul. Nul n'aurait songé à s'emparer du yak pour le ramener chez soi, car ses cornes lançaient des flammes aveuglantes. Lorsque l'animal fut de retour au clan Yakgong, il se mit à tomber des grains d'orge que le souffle magique du tulkou faisait pleuvoir depuis Lhassa. L'orge se déposa sur le sol, des plants poussèrent, des épis se formèrent... Cette année-là, le clan Yakgong récolta un monceau de céréales aussi haut qu'une colline. Leur première récolte de céréales dans la vallée fut plus importante que celle de toutes les autres familles réunies et on dégagea un surplus considérable. Puis le yak vieillit, mourut, et les Yakgong coupèrent sa tête qu'ils enterrèrent sous le foyer de pierre de la maison. Depuis ce jour, des flammes si ardentes jaillissent du foyer que même le bois humide fraîchement coupé sur la montagne s'enflamme aussitôt. En cinq siècles, non seulement le clan Yakgong s'est multiplié, mais plus jamais les flammes du foyer ne se sont étouffées.

Symboles de la vie qui jamais ne s'éteint et du cycle des générations, ces foyers du peuple tibétain sont comme l'encens qui se consume dans les maisons chinoises. Lorsque les Naxi vinrent s'installer par ici, on en était à la troisième génération des Yakgong. Ces Naxi descendent de ceux qui, sous les Ming, avaient combattu dans les régions orientales du Tibet à la suite du tusi Mushi qui venait de la ville de Lijiang au Yunnan. Après la défaite de ce tusi Mushi, les Tibétains tolérèrent la

présence de ces Naxi, sous réserve que les mariages entre les deux peuples restent interdits et que les Naxi ne puissent cultiver les terres où paissent les yaks.

Lorsque les Chinois arrivèrent dans les gorges du Mékong, on en était à la septième génération des Yakgong. A cette époque, la région comptait autant d'hommes que de démons. Des guerres éclataient entre hommes et démons pour la domination de l'univers, mais c'étaient les moines qui combattaient, les gens du peuple n'ayant d'autre mission que de fournir aux monastères de l'orge et du beurre. On raconte que de telles guerres ne survenaient qu'une fois tous les trois siècles, tandis que celles qui opposaient le tusi Yakgong aux autres tusi de la région se succédaient année après année. Bien avant l'arrivée des « lamas blancs », un district avait été établi sur cette partie du Tibet mais les fonctionnaires du yamen¹ mis en place par les Ming ne pouvaient empêcher ces guerres incessantes. Le fils de la huitième génération des Yakgong, Dondrup Gyatso, était devenu tusi de cette terre par volonté de l'empereur et il exerçait son autorité sur les moines et les laïcs conjointement avec le juge du district de Khawa Karpo et le lama Kunga du monastère.

En ce temps-là, tous les tusi et les gens du peuple connaissaient ces deux Occidentaux dont l'apparence rappelait celle des démons. Ils savaient aussi que leurs études assidues au monastère leur avaient valu d'être honorés du titre de « lamas blancs ». Un matin, lorsque les deux prêtres vinrent rendre visite au tusi du clan Yakgong pour lui offrir des présents, ainsi que cinq

1. Siège de l'administration d'une circonscription territoriale dans la Chine impériale.

fusils venus d'Occident, le tusi lui-même fut incapable de déceler la vraie nature de ces lamas blancs : étaient-ils moines ou marchands? Homme imposant et dévoré d'ambition, le tusi traita avec dédain ces présents occidentaux qui auraient tourné la tête à d'aucuns. Seuls l'intéressèrent les cinq fusils automatiques dont la puissance de tir surpassait de beaucoup celle des mousquets à mèche qu'utilisaient encore les Tibétains. Le tusi avait grand besoin de ces armes pour affronter une puissante tribu vivant sur l'autre versant du Khawa Karpo (tous les hommes de cette tribu dépassaient le mètre quatre-vingts!), ou encore celle des Loups Blancs qui vivait dans les régions en amont du Mékong, tribu qui descendait de l'ancien royaume des Loups Blancs, ainsi que les brigands armés qui surgissaient à tout moment dans les hautes montagnes. Dans ces gorges où la canne était vue comme le prolongement du bras et le caillou celui du poing, une arme au tir précis signifiait plus de puissance et de richesse.

— Très chers hôtes, vous m'avez offert des présents plus précieux que des terres, du bétail ou des maisons. Grâce à ces fusils modernes venus d'Occident, je puis tout obtenir. Nous voici amis à compter de ce jour! dit le tusi du clan Yakgong en levant son verre en l'honneur des lamas blancs.

— J'ai encore un cadeau bien plus précieux à vous faire, pourvu que votre cœur possède assez de charité et de pitié, dit le lama blanc répondant au nom de Durand.

— Mais, nobles Occidentaux, n'êtes-vous pas mes alliés?

— Non, répondit le père Durand. Nous, prêtres venus d'Occident, sommes les alliés de Dieu.

Pour la première fois dans les gorges, le mot « Dieu » était prononcé par le père Durand devant le tusi. Ce

n'était pourtant pas une Bible qu'il venait de lui offrir, mais des armes, et ce geste disait assez combien la guerre serait inévitable si venait à se propager sur ces terres une religion venue d'Occident.

— Qui est Dieu ? demanda le tusi, intrigué.

— Ah ! Selon nos croyances, dit le père Charles, Dieu est la Divinité Absolue. Il est le Créateur du monde et régente toutes choses dans le ciel et sur la terre. Du ciel Il a envoyé Son fils unique Jésus-Christ pour sauver nos âmes dominées par le péché, afin qu'après notre mort nous échappions au châtement de l'enfer et allions au paradis.

— Et c'est envoyés par Jésus que nous sommes venus ici pour vous apporter le salut, ajouta le père Durand. Vénérable tusi, croyez en Dieu, laissez-nous Le louer de tout notre cœur et Lui obéir, et vous serez sauvé !

— Ah ! ah ! ah ! Mais aucune guerre ne nous menace et nous n'avons été frappés par aucun désastre, fit le tusi Dondrup Gyatso d'un air moqueur. Nous avons des monastères, les lamas commandent au monde des divinités, notre vie future repose entre leurs mains. Qui peut bien s'intéresser au salut que vous proposez ? L'habile cavalier qui parcourt les prairies n'a nul besoin d'aide pour conduire sa monture !

— Et pourtant, vos âmes sont noires de péché et il faut vous en repentir devant Dieu, dit le père Charles.

— Si vous ne croyez pas en Dieu, poursuivit le père Durand, vous subirez un châtement éternel.

Dondrup Gyatso leva les yeux vers le ciel :

— Lamas blancs, les dieux auxquels nous devons faire des offrandes et les démons qu'il nous faut vénérer sont déjà bien assez nombreux. Un homme qui possède quantité d'épouses connaîtra des nuits agréables, mais que de soucis pour lui !

Cette dernière trivialité lâchée par le tusi fit froncer les sourcils aux deux prêtres.

— Le pauvre homme ! dit en se levant le père Durand. Quand viendra le jugement de Dieu, il sera pareil à un enfant affamé appelant la miséricorde du sauveur Jésus.

Peu de temps après, les gorges semblèrent frappées par la malédiction du père Durand. Des démons d'une espèce encore inconnue assaillaient les gens qui ne savaient comment s'en défendre. Ceux qui tombaient sous leur emprise paraissaient ensorcelés : ils avaient parfois l'impression d'être dévorés par le même soleil qui brûle la vallée au cœur de juin, parfois l'impression d'être allongés sur les glaciers millénaires des montagnes, ce qui les poussait à vouloir se jeter dans les flammes du foyer domestique. Et pourtant, dès le lendemain, ces malades qui, la veille encore, étaient au supplice, retrouvaient une vie normale, faisant paître leurs troupeaux ou travaillant aux champs. Ils semblaient n'avoir jamais été malades. Or, à peine se réjouissaient-ils d'être tirés d'affaire que les démons revenaient les tourmenter. Le bruit terrifiant de leurs pas retentissait à l'heure précise où la lune et le soleil se lèvent et se couchent, à tel point que la population pouvait entendre des rires sardoniques ébranler la vallée. Ces démons avaient tout pouvoir sur les accès de fièvre, la transpiration, l'absorption de liquide et jusqu'à la vigueur des corps. Sans qu'on sût pourquoi, voilà que la peau se déshydratait totalement ; à peine avait-on bu une gorgée d'eau qu'il vous semblait avoir la langue et la gorge sèches ; plongeait-on la tête dans le Mékong pour se désaltérer que ces démons à qui nul n'échappait asséchaient vos organes. De jour en jour, les corps ainsi privés d'eau s'érodaient, pareils aux montagnes où dévalent les eaux boueuses. Pour finir, la

force de respirer vous quittait et l'éclat du regard s'éteignait. Quand les vivants portaient les morts pour les funérailles célestes¹, ils devaient faire la queue, soit parce que le maître des cérémonies ne savait plus où donner de la tête, soit parce que les vautours là-haut dans le ciel n'avaient pas terminé leur digestion.

Au monastère de Ganden, les moines experts en médecine tibétaine tinrent une assemblée solennelle où ils prescrivirent pour tout le peuple, moines et laïcs, quarante-neuf jours de récitation de mantras, afin que les pouvoirs surnaturels des lamas pénétrèrent les remèdes et en augmentent l'efficacité. Les moines dirent que cette peste s'était échappée des sacs des démons et, pour mettre en fuite ces démons rôdant au-dessus de la vallée, ils invoquèrent au cours d'une cérémonie rituelle Palden Lhamo, déesse protectrice du Tibet, ainsi que le panthéon des divinités protectrices du Khawa Karpo, Gyalpo Pehar et Dorje Shugdän. Pour que les remèdes agissent, il fallait réciter des mantras comme on ajoute du sel au fourrage en vue de fortifier le bétail qui s'en nourrit. Cela, tout le monde pouvait aisément le comprendre. Sans les moines et leurs pouvoirs surnaturels, qui aurait prêté attention au peuple et soulagé ses maux ? Chaque fois que le ciel se zébrait d'éclairs et faisait rouler le tonnerre, les moines décrivaient au peuple la guerre féroce qui opposait les divinités aux démons. « Dans peu de temps les démons seront chassés, déclaraient-ils, confiants, et les divinités protectrices vous apporteront la nouvelle de la victoire. »

1. Les cadavres sont découpés puis donnés en pâture aux vautours, car le bouddhisme tibétain enseigne qu'offrir son corps comme nourriture est le dernier acte de charité qu'on peut faire.

Mais les démons continuaient de se déchaîner et les gens de mourir. Alors les pères Durand et Charles quittèrent le monastère, vêtus de leurs noires soutanes de missionnaires. Ils parcoururent en tous sens les villages où rôdait l'odeur de la mort : les habitants n'avaient plus la force de leur demander la raison de leur présence. Avec la permission du tusi du clan Yakgong, ils louèrent deux maisons dans un village, l'une pour y dormir et l'autre pour y établir une chapelle où ils accrochèrent un portrait de Jésus et dressèrent un autel. Au début les lamas blancs, qui avaient leur idée en tête, ne dirent pas qu'ils étaient venus faire connaître une autre religion, ni qu'ils projetaient de changer les croyances et les noms des villageois. Ils n'évoquèrent pas le nom de Jésus-Christ mais dirent seulement aux Tibétains que ce lieu de prière était la « pharmacie du Saint », le Saint étant une nouvelle divinité, l'Agneau de Dieu, et que ceux qui croiraient en Lui obtiendraient le pardon et la miséricorde de Dieu, qu'ils vaincraient les démons des gorges et iraient au royaume des cieux. Les prêtres produisirent de la « pharmacie du Saint » une pastille blanche qu'ils donnèrent d'abord à tous ceux du clan Yakgong. Très vite, ceux-ci se sentirent soulagés et purent même avaler avec appétit de la viande de yak séchée. Pour la première fois, le tusi se prit à douter des pouvoirs surnaturels des moines bouddhistes. Il se saisit d'une de ces pastilles et interrogea le père Durand :

— C'est à ceci que vous vous en remettez pour nous sauver ?

— Non, fit le prêtre en levant le crucifix qu'il tenait à la main, nous nous en remettons à cela, la sainte croix de Jésus.

Le tusi jeta à ce crucifix un regard circonspect.

— Les cloches qu'utilisent les moines bouddhistes sont autrement mieux ouvragées que cette chose, grom-mela-t-il.

Pas découragés pour autant par l'ingratitude du tusi, les lamas blancs se lancèrent corps et âme au secours de tous les malades qu'ils rencontraient, nobles, serfs ou orphelins. Sur cette épidémie qui ravageait les gorges du Mékong, les prêtres avaient une tout autre explication que celle des moines tibétains. Ils disaient qu'il s'agissait d'une forme de malaria introduite dans l'organisme par de redoutables et invisibles animalcules, lesquels étaient eux-mêmes transmis par certains moustiques noirs présents dans les gorges. Ils appelèrent la population à enfumer ces moustiques avec des flambées de bois de pin et de cyprès. Cette façon de procéder rappelait le mûrier que l'on fait brûler, à ceci près qu'il s'agissait ici d'enfumage et non de pieuse adoration des divinités. La compassion de ces hommes émut profondément jusqu'aux moines du monastère de Ganden qui dépêchèrent auprès d'eux de jeunes et robustes novices pour sauver le peuple. On avait reconnu chez ces lamas blancs des qualités de bienveillance et de dévouement, et les membres de ces deux religions différentes faisaient montre de modestie et de respect mutuels. Grâce à leur médecine, les lamas blancs sauvèrent aussi des moines bouddhistes qui étaient tombés malades. Les moines à la peau jaune vêtus de robes grenat ouvraient le chemin aux lamas blancs vêtus de soutanes noires, ils portaient leurs bagages sur le dos et souvent, l'on voyait surgir au détour du chemin leurs brillantes silhouettes distinctes noires et grenat.

Contrairement au père Durand qui ne savait que distribuer les remèdes, le père Charles était, lui, orfèvre

en matière de médecine. Armé d'un canif, il pouvait même retirer les chairs nécrosées avant de les recoudre à l'aide de fil et d'aiguille en les resserrant étroitement, comme s'il tricotait de la laine tibétaine, et cela sans la moindre douleur pour le patient. Un moine qui observait les talents de chirurgien du père Charles fut stupéfait :

— C'est là sortilège de démons !

— Mais non, dit le père Charles, n'y voyez que la grâce de Dieu !

Chaque fois qu'ils guérissaient un malade, les pères disaient juste que Dieu avait sauvé son âme et que cela n'avait rien à voir avec leur science de la médecine. Lorsque, chargé d'orge et de beurre, on venait les voir dans le petit local qu'ils louaient pour les remercier, on essayait un refus courtois, bien que le ventre des prêtres criât famine. Ils disaient que ce serait enfreindre la volonté divine que d'accepter le moindre présent des Tibétains. Dieu ne les avait envoyés ici qu'à seule fin de sauver leurs âmes entachées de péché. Un jour, la faim fit s'évanouir le père Charles accouru pour soigner un patient allongé sur une grossière table d'opération. On s'aperçut alors que les lamas blancs étaient à court de vivres depuis trois jours. En temps normal, tout ce qu'ils mangeaient ou utilisaient leur arrivait par les convois empruntant l'ancienne route caravanière, or cette route ayant été coupée à la suite d'éboulements de terrain, les pères n'étaient plus approvisionnés. Au fond de leur marmite, on découvrit des restes de racines et d'herbes sauvages.

Bien que les habitants des gorges fussent très touchés par les bonnes œuvres des lamas blancs, ils ne comprenaient pas en quoi ils avaient péché. Ils avaient pris les

remèdes indiqués, avaient de jour en jour recouvré leurs forces, l'ombre des démons semblait avoir été écartée par les vents, et les pastilles miraculeuses des lamas blancs avaient sauvé cette terre qui se mourait. Plusieurs Tibétains, se jetant contre le sol pour se prosterner en direction de Khawa Karpo, s'écrièrent avec ferveur :

— *Lha Gyalo!* Les dieux sont vainqueurs!

— Non, les corrigèrent immédiatement les lamas blancs. C'est Dieu qui a vaincu. Hâtez-vous de vous repentir devant Sa face et vous obtiendrez plus que le salut de vos vies, car votre âme aussi doit être sauvée.

Repentance, rédemption, Jésus, Dieu, royaume des cieux, Christ, Vierge Marie, baptême, eucharistie, croix... Ces nouveaux termes d'une religion venue d'ailleurs commencèrent à se répandre parmi quelques Tibétains. Une imperceptible et lointaine lueur d'amour avait surgi dans les gorges. Depuis les temps anciens, les gens avaient vénéré des déités situées bien au-dessus des mortels, une vénération qui s'étendait aussi aux lamas. En effet, ceux-ci disposaient d'infinis pouvoirs conférés par les divinités, ils détenaient l'autorité sur l'âme de votre vie présente et la responsabilité de la délivrer des souffrances dans votre vie future. De leur côté, les lamas blancs apportaient au peuple un amour universel. Ils traitaient l'autre comme un frère, fût-il jeune ou vieux, noble ou serf, sans faire d'exception. Les Tibétains des gorges en étaient profondément touchés, ils se disaient que leur âme était donc précieuse et que les portes du ciel glorieux les attendaient, grandes ouvertes.

Enfin un candidat au baptême se présenta, mais il était aux antipodes des espérances des lamas blancs. Ce n'était pas un aristocrate mais un vagabond qui répondait

au nom d'Atso. On ne savait pas qui étaient ses parents ni d'où il venait, et encore moins où il mangeait le jour et dormait la nuit. Une fois, lors de la grande épidémie de malaria, il s'était évanoui de faim sur les berges du Mékong. Sa vie ne tenait plus qu'à un fil et le père Charles l'avait ramené sur son dos. Les gens virent le prêtre poser sa bouche sur celle, crasseuse, du vagabond, pour lui insuffler de l'air et lui rendre vie. Peu à peu, les yeux d'Atso commencèrent à s'animer. Pour soigner les malades, les moines bouddhistes insufflaient eux aussi de l'air « céleste », mais chez eux cela se résumait à souffler sur les remèdes en disant que leur puissance surnaturelle de guérison avait fusionné avec la médication pour la rendre plus efficace. Les gens ressentaient quelque chose de mystérieux chez ces lamas blancs guérisseurs, mais aussi une profonde humanité. Ils étaient comme la prime averse de printemps qui arrive subrepticement, faible pluie qui apporte tant de bienfaits à tous les êtres. Après que la bouche du père Charles lui eut rendu vie, Atso devint le premier fils adoptif des lamas blancs. Par un dimanche où brillait un grand soleil, les prêtres rassemblèrent tous les Tibétains ayant pour eux de l'estime, afin qu'ils soient témoins du jour de gloire du premier disciple de Dieu dans les gorges. Ce jour-là, le père Durand portait une aube blanche et le père Charles l'assistait. Les gens virent le vagabond Atso soigneusement peigné, lui qui avait d'ordinaire les cheveux en broussaille, son visage sans traces de crasse ou de morve, et presque bien vêtu. Bible en main, le père Durand fit une lecture :

— Avant de monter au ciel, le Seigneur Jésus dit à ses disciples : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc ! Faites des disciples et baptisez-les au

nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit¹ ! » Mon fils, approche ! Ce grand moment est arrivé.

Le père Charles conduisit Atso devant le père Durand. De toute sa vie, jamais il n'avait été le sujet de si nombreuses attentions, jamais il n'avait été ainsi le point de mire. Il fut saisi de faibles tremblements, mais le père Charles lui dit d'une voix douce :

— Mon enfant, ne crains point. Ce que tu t'apprêtes à recevoir, c'est la grâce divine, non la souffrance.

Les gens virent le père Durand verser un filet d'eau claire sur le front d'Atso :

— Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Puis il chanta :

*Adam : tel est ton nouveau nom.
Dès aujourd'hui et à jamais,
Tu n'es pas seulement purifié,
Mais aussi serviteur du Très-Haut.
Le Seigneur qui t'a remis tous tes péchés
T'ouvre le chemin du paradis.*

Voici que le dernier des hommes, un vagabond, avait enfin trouvé une famille et possédait un nom. Au grand étonnement des Tibétains des gorges, ses yeux ne devinrent pas bleus, des poils ne lui poussèrent pas sur le corps comme sur celui des lamas blancs. Dès lors, Adam devint un enfant honorable ne cessant de dire s'il venait à vous croiser :

— Voyez comme se manifeste l'amour de Dieu !

Un mois plus tard, les prêtres baptisèrent avec succès trois familles tibétaines. L'un des baptisés, qui prit

1. Citation très légèrement amputée de Matthieu 28 : 18-19.

après la cérémonie le nom chrétien de Thomas, venait d'une famille tout juste arrivée de la partie tibétaine du Xikang. On racontait qu'il avait tué quelqu'un là-bas et qu'il avait fui avec toute sa famille pour échapper aux représailles. Thomas n'était pas homme à dégainer sans raison le poignard Khampa¹ qu'il portait à la ceinture, mais les circonstances l'avaient conduit à tuer celui qui voulait lui voler ses bœufs, et il en était rongé de culpabilité. Avant de recevoir le baptême, il interrogea le père Durand :

— Jésus-Christ peut-il voir ce qui arrivera dans notre prochaine vie? Devenirai-je un animal?

— Mais non, répondit le lama blanc avec assurance, il n'y a pas de prochaine vie dans notre religion. Pourvu que tu croies en Jésus-Christ et que tu te repentes devant le Seigneur, Il pardonnera toutes tes fautes passées et permettra à ton âme de monter au ciel. Tu resteras l'homme que tu es, tu ne deviendras pas un insecte, tu ne deviendras pas un cheval que l'on enfourche, tu ne deviendras pas un bœuf tout le jour harassé de labeur. Dans le royaume de Dieu, tu vivras une vie toute nouvelle et abondante.

— Les moines racontent des choses terribles sur notre vie future, je refuse de vivre dans la terreur toute mon existence.

— Cela révèle toute l'aberration de ce bouddhisme auquel tu croyais. Les démons, non la lumière ou l'amour de Dieu, gouvernaient ton cœur. Si tu ne crois pas en Dieu, jamais tu ne laveras tes fautes ou ne monteras au ciel.

— Dans le ciel dont tu parles, y a-t-il de la place pour nous autres Tibétains? poursuivit Thomas.

1. Les Khampa ont la réputation de se déplacer en permanence avec leur poignard.

— Aux yeux de Dieu, chaque homme est sa brebis, car Il est le bon berger. Il ne fait pas de différence entre les peuples et Sa grâce s'étend sur tout homme qui croit en Lui. Mon enfant, en vérité le royaume du ciel est proche, très proche de toi. Il te suffit pour le trouver de demander pardon à Dieu.

Les prêtres étaient néanmoins affligés de constater que le tusi Dondrup Gyatso n'avait nulle envie de se tourner vers la grâce de Dieu. Leur prédication ne provoquait, chez l'homme le plus éminent des gorges, que grommellements et prudente réserve. Possédant trois épouses et plus d'une dizaine de serfs, il était révolté par le message religieux proclamé par les prêtres. Le père Durand disait que le mariage était l'un des sept sacrements du catholicisme et que Dieu avait ordonné que l'homme n'ait qu'une épouse. La polygamie était donc un outrage entaché d'impureté, un péché. Mais dans le clan des Yakgong, la tradition voulait depuis toujours que le tusi possédât plusieurs femmes. La sympathie du tusi Dondrup Gyatso envers les prêtres n'était liée qu'à son intérêt pour leurs fusils. Un jour, devant le foyer de sa maison, il se retrouva sincèrement à court d'arguments face aux exhortations du père Durand.

— Si vous pouvez me prouver devant Rangjung Rinpoché qu'avoir plusieurs femmes est un péché, dit-il, alors je croirai en votre religion.

— Nous pouvons le prouver, répondit le père Durand. Et nous prouverons aussi devant lui que votre religion n'est qu'une divagation.

Le tusi se mit à rire :

— Cela me paraît aussi difficile que de démontrer que la lune reflétée dans l'eau n'est pas la lune!

LIVRE I

L'avènement de ce jour, les prêtres en avaient rêvé depuis longtemps. Ils envoyèrent des serviteurs porter au monastère une lettre de défi, dans laquelle ils demandaient que se tienne, en présence du peuple et du tusi des gorges, une grande controverse avec le 5^e lama Rangjung Rinpoché pour déterminer quelle était la meilleure religion au monde. Dans cette missive, le père Durand alla jusqu'à écrire avec arrogance : *Votre dérouté sera totale, et par la gloire du Seigneur, nous chasserons les ténèbres qui recouvrent depuis des millénaires le ciel du Tibet.*

La grande controverse

Cette lettre envoyée par les prêtres souleva un vent de tempête au monastère de Ganden. Au-delà même du défi qui leur était lancé, les moines avaient l'impression d'avoir été floués. Ainsi donc, ces deux étudiants, ces modestes marchands, n'étaient qu'insidieuses vipères venues se glisser sous le piédestal du Bouddha ! Au cours de la plus haute instance religieuse du monastère réunie sous la houlette des tulkou, des khanpö¹, des guékö² – aussi connus sous le nom de « lamas au bâton de fer » –, des érudits et des moines émérites nommés « guéshé » dans l'un des trois grands monastères de Lhassa, une question restée sans réponse agita tous les participants : qu'étaient donc venus faire ici les lamas blancs ? Les guéshé commencèrent à débattre des raisons pour lesquelles ce Dieu du Ciel, ce Jésus ou ce Christ, dont ils ignoraient tout, avaient poussé ces hommes étranges à venir ici dans les gorges propager des croyances non moins étranges qu'eux. Qui était Dieu ? Où résidait-il ? Était-il un Bouddha au même titre que Shâkyamuni ?

1. Dans la tradition Guélougpa, le khanpö est chargé de l'administration du monastère.

2. Maîtres de discipline qui veillent à la bonne discipline lors des assemblées et se promènent avec des massues, entre les rangées de moines, pour faire régner l'ordre.

Mais alors, pourquoi n'y avait-il de lui aucun portrait? Les divinités du tantrisme et les fondateurs du bouddhisme étaient tous célèbres et vénérés. Grâce à cela, on savait comment les honorer. Mais ce Jésus, qui donc était-il? Un Saint, comme le maître Tsonghkapa? A en juger d'après les portraits apportés par les prêtres, Jésus ne semblait qu'un ascète quelconque dépourvu de grandeur. Tout au plus les Occidentaux le peignaient-ils de façon très réaliste. Force est de reconnaître, disaient les moines, que leur technique picturale surpasse celle de nos thangka, et qu'ils usent d'artifices de sorciers et de pigments inconnus puisque même l'eau ne parvient pas à les effacer! Bref, ces hommes connaissent quantité de choses que nous ignorons, qu'il s'agisse des couleurs de leur peinture ou de ces miraculeuses pastilles blanches. Mais, se disaient les moines, nous possédons nos propres croyances, notre Bouddha, alors pourquoi faut-il que ces lamas blancs viennent ici répandre une religion en tout point étrangère à nos us et coutumes? N'y a-t-il pas là-dessous un complot démoniaque? Ne sont-ils pas envoyés par les ennemis de la doctrine bouddhique?

Depuis qu'il avait été reconnu, à l'âge de six ans, comme la réincarnation du 4^e Rangjung Rinpoché, le 5^e Rangjung Rinpoché n'avait jamais entendu ses maîtres ou précepteurs raconter qu'il existait en ce monde une religion qui, sur la question du salut, avait des points communs avec la tradition bouddhique mais qui, dans son essence même, était avec son pape, sa liturgie et ses dogmes si éloignée du bouddhisme tibétain. Pourtant, les mortifications et les règles de vie que s'imposaient les lamas blancs leur avaient gagné la faveur unanime du peuple, et même les moines les plus sages admettaient n'avoir jamais vu de religieux témoignant

d'une telle compassion, si persévérants, si inclinés aux bonnes œuvres et si désireux de sauver l'humanité. Le 5^e Rangjung Rinpoché restait silencieux depuis le début de la réunion, mais il lui semblait que les autres moines éminents envisageaient les choses comme s'ils se tenaient sur une rive du Mékong, alors que le problème essentiel se trouvait sur l'autre. C'est pourquoi, lorsque le khanpö Chöjé Khyungyung l'invita à donner son avis, il s'exprima en ces termes :

— Je ne sais pas quel genre d'hommes sont ces lamas blancs et n'ai pour l'heure aucune certitude les concernant, mais au moins puis-je affirmer ce qu'ils ne sont pas. Ce ne sont pas des démons, car même si leur peau, leurs yeux et leurs cheveux diffèrent des nôtres, ils sont ceux d'êtres humains. Quant à savoir si leur pensée est celle de démons, je ne peux encore me prononcer. Ils ne sont pas marchands : ils ne font aucun commerce. Ils ne sont pas davantage mandarins : quelques liens qu'ils aient avec les fonctionnaires de l'empire, ils ne sont pas venus ici pour donner des ordres. Ce ne sont pas des canailles, car à tous ils ont témoigné leur charité et chacun les considère comme des amis, y compris nous qui ne partageons pas avec eux les mêmes croyances. Enfin, ils ne sont pas médecins, quoique leurs pastilles miraculeuses et leur usage du canif prouvent qu'ils disposent d'un savoir médical spécifique. Ils pourvoient à leurs dépenses. Ces hommes de bien, qui ont quitté leurs proches et sont venus d'une contrée encore plus lointaine que l'Inde, se consacrent au peuple et le servent, comme nous le faisons nous-mêmes. Et ils agissent ainsi sans l'espoir de la moindre rétribution. A mon avis, une religion qui encourage ses adeptes à ne pas craindre de partir au loin, à être prêts à affronter le danger pour aider, avec joie et désintéressement, les peuples d'autres nations, ne peut

être mauvaise. Mais leurs rites sont inférieurs aux nôtres : ils ont peu de divinités, leurs Ecritures se réduisent à un seul livre. Nous subjuguons plus de démons qu'eux, et pour finir, ils n'ont pas même de divinité protectrice. A elle seule, cette dernière remarque montre que la religion des lamas blancs ne durera qu'un temps. Dans cent ans, cinq cents ans, mille ans, après que se seront abattues d'innombrables calamités sur notre terre, vous verrez quelle religion perdurera.

— Un matin, dit le khanpö Chöjé Khyungyung, j'ai vu un lama blanc observer attentivement avec une lentille les roches au bord du chemin, comme s'il était en train de chercher de l'or. Je me suis dit qu'ils étaient peut-être venus pour l'or. Je pense qu'ils sont pareils aux Han¹ : seul l'or les intéresse.

— Si tel est le cas, fit Rangjung Rinpoché d'un air soucieux, ils se sont trompés d'endroit. Il n'y a que la rivière du Sable d'Or² au pied des montagnes qui en produise, le Mékong, lui, ne donne que du sel. Cependant, s'ils sont vraiment venus propager leur foi, que de soucis en perspective dans les gorges où coexistent déjà quatre des cinq écoles bouddhistes du Tibet et le culte dongba³ des Naxi! Comme dit le dicton : « Souffrances pour le lama qui a trop d'ouailles, souffrances pour le serviteur qui a trop de maîtres! » Alors, que de souffrances pour la population s'il y a ici trop de religions! Pour ma part, je crois qu'en dehors de la couleur de la peau des Tibétains et du thé au beurre qu'ils ne peuvent changer, les lamas blancs entendent faire table rase de

1. Ethnie majoritaire de Chine, donc un Chinois aux yeux d'un Tibétain.

2. Il s'agit de l'appellation du plus long fleuve de Chine, le Yangzi, dans son cours supérieur au Sichuan et au Yunnan.

3. Religion de type animiste et chamanique qui allie culte des ancêtres, culte des esprits et culte de la nature.

tout ce qui est dans les gorges. S'ils pouvaient cueillir le soleil comme on cueille les noix dans l'arbre, ils redistribueraient même la lumière et la chaleur!

— Alors chassons-les! fit un moine un peu plus jeune.

— Ils n'ont ici que de bonnes actions à leur actif et n'ont jamais commis le moindre méfait, le réprimanda Rangjung Rinpoché. Pour quelles raisons les chasserez-vous? Si vous manifestez moins de mansuétude qu'eux, vous devrez alors vous incliner devant leurs vertus morales.

— C'est qu'ils n'ont pas encore pleinement révélé leur vrai visage de démon, un point c'est tout, ajouta le moine rétif.

— Insolent! le rabroua sévèrement Rangjung Rinpoché. Ne veulent-ils pas débattre? Or le débat est la qualité première de notre doctrine! Tout lama guéshé a dû fourbir ses arguments devant les moines éminents du monastère de Lhassa! Nous les vaincrons par le verbe et la sagesse, lesquels rendront à notre religion le juste témoignage de sa tolérance et de sa compassion. Nos adversaires qui se tenaient dans l'obscurité sont désormais sortis du bois et pour nous, moines des gorges, c'est là une excellente chose. De même que tant que l'humanité existera il y aura des démons, la religion aura toujours des adversaires. Dites-leur que je les attends, qu'ils viennent à moi pour que je les instruisse. Ils n'ont appris du tantrisme que ses rudiments, le temps m'a manqué pour leur enseigner les doctrines ésotériques du dharma. Les étudiants impatients n'atteignent jamais aux savoirs véritables!

Trois jours plus tard, en présence des représentants officiels du district de Khawa Karpo, les sages et

éminents moines bouddhistes et les prêtres catholiques entamèrent le dialogue sur leurs religions respectives. Liu Ruoyu, magistrat du district, et le tusi Dondrup Gyatso furent les témoins de la grande controverse qui se déroula avec courtoisie et les armes du verbe et de la sagesse. Au regard des guerres religieuses sans merci qui verraient plus tard le sang couler dans les gorges, ces hommes de foi appartenant à des croyances différentes se comportèrent comme le font des lettrés, tout au long de leurs débats. Les azalées tapissant la vallée eurent tout loisir d'éclorre et de se faner tandis qu'ils discutaient patiemment de théologie et, alors qu'approchait le temps des feuilles mortes et de la saison des pluies, ils en étaient toujours à clarifier certaines interrogations fondamentales soulevées par chacune de leurs religions. Non que la sagesse fit défaut à l'une ou l'autre des parties, simplement tous s'adonnaient à une vigoureuse apologétique.

Leurs premiers débats portèrent sur l'origine du monde. Selon la thèse défendue par les prêtres, la croyance en la toute-puissance de Dieu reposait sur l'idée fondamentale qu'Il était le Créateur de toutes choses. Mais le tulkou Rangjung balaya cet argument :

— Il n'existe pas de Créateur dans l'univers, fit-il, ni d'ailleurs quelque Dieu que ce soit. Les phénomènes sont engendrés selon la loi de production conditionnée, toutes choses et tous phénomènes advenant en vertu d'un rapport d'interdépendance. Pourquoi les montagnes se couvrent-elles d'azalées en fleurs? Parce que la terre existe. Celle-ci produit en abondance tout ce qui vit, et ce qui vit permet à son tour à la terre de renaître dans toute sa splendeur. Votre Dieu, leur dit-il,

se trouve à des myriades de li¹ des gorges du Mékong, alors comment saurait-il en quelle saison les azalées fleurissent? Si la miséricorde du Bouddha émeut le ciel et la terre, toutes les azalées de la vallée deviendront blanches². Pareille chose ne se produit qu'une fois en plusieurs siècles. Comment votre Dieu connaîtrait-il la chaîne des causes et des effets qui conditionne cela?

— Mais c'est tout le contraire et cela prouve très précisément l'omniprésence de Dieu! croassa le père Durand en passant sa langue sur ses lèvres sèches. Sots que vous êtes! Au sixième jour où Il créa le monde, notre Dieu Yahvé a dit : « Je vous donne toutes les herbes portant semence, qui sont sur toute la surface de la terre, et tous les arbres qui ont des fruits portant semence : ce sera votre nourriture. A toutes les bêtes sauvages, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui rampe sur la terre et qui est animé de vie, je donne pour nourriture toute la verdure des plantes³. » Par conséquent, à supposer que toutes les azalées de la vallée fleurissent blanches, elles n'en restent pas moins les azalées de Dieu!

— Le prêtre a dit juste, dit en bâillant le magistrat du district Liu Ruoyu, il s'agit sans conteste des azalées de Dieu.

Méconnaissant tout des critères d'appréciation qui régissent ce genre de débat contradictoire, l'homme semblait inapte à porter un jugement. Mais il appliquait ici la règle que suivaient dans l'empire tous les mandarins, du plus bas au plus haut niveau de l'échelle, à savoir qu'on ne peut offenser un étranger. De toute façon, il n'avait pas été nommé mandarin sur ces terres les plus

1. Un li vaut environ 500 mètres.

2. Au Tibet, les azalées se déclinent dans toutes les teintes de rose, de mauve ou de rouge. L'azalée blanche est une absolue rareté.

3. Citation précise de Genèse 1 : 29-30

reculées de l'empire pour y accomplir des prouesses, mais simplement parce qu'il ne restait, dans toute l'immensité de la Chine, que ce poste à lui accorder.

Les yeux des moines assis derrière Rangjung Rinpoché s'exorbitaient de colère. Avec leurs sophismes sans modération ni sagesse, les lamas blancs semblaient aussi bestiaux que des yaks en rut. Ils se servaient du nom de Dieu comme d'une couverture qui leur permettait de balayer tous les arguments.

Rangjung Rinpoché plissa les yeux et demanda posément :

— Dites-moi, votre Dieu est-il miséricordieux ?

— Ah ! Sa miséricorde s'étend sur tous les êtres à la surface de la terre, dit le père Durand.

— Ecartons pour l'instant la question de la charité. Il existe dans notre monde des hommes qui ont perdu la vue, l'ouïe ou l'usage de leurs membres en raison des fautes qu'ils ont commises, certains souffrent de la faim, de maladies ou d'épuisement en raison de leur pauvreté, des femmes ont perdu leurs maris ou leurs fils à la guerre, des familles sont ravagées par les épidémies. Dites-moi, ces souffrances sans bornes, qui en est l'auteur ? Si votre Dieu est le Créateur de toutes choses, alors il n'a guère de miséricorde. A certains il apporte la souffrance, à d'autres le bonheur : où est l'équité de ce Dieu dont vous parlez ? En réalité, selon notre religion, nos souffrances ont comme origine le mal que nous avons fait, tandis que nos bonheurs viennent de l'accumulation de nos mérites. Les souffrances d'aujourd'hui sont liées à nos vies antérieures et nous accumulons dans la vie présente des mérites en prévision de notre vie future. La vie est donc le maillon d'une chaîne qui n'a été concédée par personne : sans fin les existences

se succèdent, corrélativement les unes par rapport aux autres.

— Vous faites erreur, vénérable lama, intervint le père Charles. Les souffrances des êtres n'ont rien à voir avec le mal qu'ils ont commis au cours de leurs vies antérieures, elles n'existent qu'en vertu de la nature pécheresse des hommes qui ne se sont pas repentis devant Dieu. Après la mort, il n'y a aucune renaissance, seulement l'enfer et le paradis. Ceux qui ont demandé pardon à Dieu pour leurs fautes montent directement au paradis. Votre religion a forgé le concept d'une vie future que personne n'a jamais vue. Et d'ailleurs, qui peut dire ce que fut sa vie antérieure? Vous-même, vénérable magistrat du district, avant votre arrivée ici pour y exercer vos fonctions de mandarin, que faisiez-vous?

— J'étudiais, répondit Liu Ruoyu, puis j'ai réussi l'examen impérial de la province.

— Et après? poursuivit le père Charles.

— Après... Eh bien, après, ma famille m'a acheté la magistrature de ce district.

— Nous y voici! fit le père Charles en frappant des mains. Si vous n'aviez pas étudié, vous n'auriez pu réussir votre examen. Si votre parentèle n'avait pas déboursé de l'argent, vous n'auriez pu devenir mandarin. Auriez-vous pu acheter, avec l'argent de votre vie antérieure, le poste que vous occupez aujourd'hui?

— Le prêtre dit juste! Mon statut de mandarin est lié à l'argent de cette vie, et l'argent de ma vie antérieure n'aurait pu acheter le mandarinat de ma vie présente. Car chacun sait bien que l'argent de notre vie antérieure est fait de faux papier-monnaie que l'on brûle¹!

1. Allusion au faux papier-monnaie que l'on fait brûler sur les tombes des disparus pour la fête de la Pure Lumière (fête des morts).

Liu Ruoyu se leva :

— C'est l'heure! Je déclare les prêtres vainqueurs du premier tour! La suite de la controverse aura lieu demain.

Il bâilla à s'en décrocher la mâchoire, étalant aux yeux de tous son irréprensible besoin d'opium.

Dans les jours qui suivirent, prêtres et lamas traitèrent de questions très diverses : quels liens y avait-il entre les Trois Joyaux¹ et la Sainte Trinité? Y avait-il équivalence entre l'ésotérique pratique du « transfert de conscience² » et la résurrection de Jésus? Quelle était la vraie prière, le *Notre Père* ou le mantra *Om mani padme hum*? Quelle notion était la plus lourde de sens, celle de « souffrance » des disciples du Bouddha ou celle de « péché » dans le catholicisme? Quelles différences entre le ciel et l'enfer dans les deux systèmes de croyance? Mais Liu Ruoyu, homme au jugement peu avisé, arbitrait la controverse avec de moins en moins d'impartialité. Un jour, quand les deux groupes arrivèrent devant le yamen, les moines découvrirent que la place attribuée à Rangjung Rinpoché avait perdu de la hauteur tandis qu'en face de lui celle des lamas blancs en avait gagné, de telle sorte que ceux-ci surplombaient l'assemblée et toisaient de haut les vénérables tulkou de la vallée. Une fois assis, Rangjung Rinpoché avait l'air d'un étudiant écoutant respectueusement parler un professeur. Indigné, le khanpö Chöjé Khyungyung dit :

— Maître, cessons de débattre! Cela va trop loin!

1. Le Bouddha (Shâkyamuni mais aussi l'ensemble des Eveillés), le Dharma (la Voie montrée par le Bouddha) et le Sangha (la communauté de ceux qui suivent le Bouddha).

2. Le « p'owa » : une des pratiques yogiques utilisées dans le bouddhisme tibétain qui permet d'assurer à soi-même ou à autrui un bon « transfert de conscience » après la mort, en vue d'une réincarnation favorable.

— Admettez donc votre défaite! lança le père Durand, satisfait.

— Un homme qui se tient sur les cimes n'a pas forcément de hautes pensées, fit Rangjung Rinpoché, prenant soin de détacher chacun de ses mots. Sur les cimes ne poussent que des ronces insignifiantes, toutes petites comparées aux arbres accrochés à mi-pente.

— Depuis toujours, le Dieu qui se tient dans les lieux élevés vous témoigne sa bonté. Votre religion semble si déraisonnable que vous ne méritez que cette place subalterne, afin d'y recevoir notre enseignement, fit le père Durand en dodelinant du chef.

Face à eux, déjà, l'assemblée des moines se faisait grondante et furieuse comme les eaux du Mékong, mais Rangjung Rinpoché contint leur colère d'un geste de la main.

— S'il vous est nécessaire de croire que la supériorité de votre religion dépend de la hauteur d'un siège, fit-il lentement, moi je puis me passer de siège.

On le vit alors prendre une longue inspiration, les yeux mi-clos; on aurait dit que le sommeil allait fondre sur lui, qu'il allait sur-le-champ entrer dans le monde merveilleux des rêves. De nombreuses années plus tard, les anciens des gorges se souvenaient encore de cette scène stupéfiante. Par la puissance de ses pouvoirs surnaturels, le 5^e Rangjung Rinpoché s'éleva au-dessus de son siège pour engager, en pleine lévitation, un profond débat apologétique avec les lamas blancs. Aussitôt, tous les Tibétains qui se tenaient sur la place se prosternèrent vers lui. Les prêtres, bouche bée d'effroi, mirent des pierres sous leur banc pour tenter de compenser leur infériorité, mais Rangjung Rinpoché les dépassait toujours d'une tête. Encore aujourd'hui, les paroles qu'il prononça restent à tout jamais gravées dans les mémoires des habitants des gorges :

— Cette controverse nous a permis de nous comprendre. Nous avons débattu avec vous en parfaite méconnaissance de votre religion, et vous-mêmes ne saisissez pas la signification qu'a, pour cette terre du Tibet, le tantrisme enraciné dans les siècles. Il me semble que nous devons respecter vos croyances au même titre qu'il vous faut respecter les nôtres. Nous sommes tous des moines qui parlons au nom des divinités, et même si les dieux auxquels nous nous vouons sont fort différents, cela ne nous empêche pas de porter au peuple la même compassion.

Mais ce jour-là, le père Durand considéra ces paroles comme un aveu d'échec des disciples du Bouddha :

— Notre mission consiste à professer la vérité et dénoncer l'erreur, martela-t-il. Or votre religion est précisément truffée d'erreurs, comme le prouve votre présente lévitation, pur produit de la sorcellerie.

— Il ne s'agit pas de sorcellerie, fit Rangjung Rinpoché, magnanime, mais de choses que vous n'avez pas encore apprises. Non que je ne souhaite pas vous les faire connaître, mais vous êtes trop impatients. N'oubliez pas, je vous prie, qu'à aucun moment nous n'avons offensé votre religion devant le peuple, aussi ne devriez-vous pas offenser la nôtre. Pour répandre votre foi dans les gorges, c'est ici la condition impérative.

— Pour moi, la condition impérative, c'est de démasquer vos mensonges grâce au fer de la contradiction porté par un vrai chrétien, dit d'un ton ferme et exalté le père Durand, comme s'il sermonnait une assemblée d'étudiants.

Les moines se mirent à gronder de colère, mais Rangjung Rinpoché reprit, sans se départir de son calme :

— Chemin faisant, vous découvrirez sans doute que le fer de votre épée s'est brisé.

Guerres de clans

Tandis que prêtres et lamas se livraient à des joutes oratoires pour s'assurer la suprématie sur les âmes des habitants des gorges, les laïcs s'adonnaient à des luttes de clans.

Le clan des Yakgong avait une attitude assez trouble sur la rivalité opposant les monastères bouddhiques à l'Eglise catholique. Tout au long des abscons débats des religieux, le tusi Dondrup Gyatso, qui se considérait comme un simple observateur, resta coi et se garda bien de prendre position. Son clan et le monastère entretenaient des rapports houleux depuis longtemps. Certes, le tusi permettait aux moines de contrôler les déités de la vallée, mais il était mécontent de les voir administrer le pouvoir séculier. Depuis de nombreuses années, le tusi et les moines n'avaient pas cessé leurs luttes d'influence, tant pour la gestion des terres, des richesses et de la main-d'œuvre que dans leurs relations avec les fonctionnaires de l'empire. Non que le tusi n'eût pas besoin de la protection des dieux, mais il lui semblait qu'en ces temps nouveaux, la puissance des divinités ne valait pas un fusil occidental. Aussi, quand la tribu des Colosses venue du revers de la montagne des neiges Khawa Karpo se fut emparée d'un troupeau de bœufs

et de moutons du clan Yakgong, mettant en déroute serviteurs et soldats, la première chose qui vint à l'esprit du tusi Dondrup Gyatso fut d'aller au plus vite quérir davantage de fusils auprès des lamas blancs plutôt que d'implorer la protection des divinités tibétaines.

Une tuerie sanguinaire avait en effet eu lieu au pied de la montagne des neiges. Plus d'une centaine de guerriers Khampa menés par Tsering Dawa, le chef de la tribu des Colosses, avaient surgi tout à coup de la forêt en poussant de terribles sifflements, et ils s'étaient jetés sur les hommes du tusi conduits par Yangchen Norbu, le frère cadet de Dondrup Gyatso. Bien que sommairement armés, ces Khampa de la montagne n'en étaient pas moins de grands et solides guerriers et des cavaliers hors pair. Leur chef Tsering Dawa, fort comme un yak, d'une taille dépassant les deux mètres, semblait l'émanation d'un dharmapala¹ du Tibet. Une fois, venu de la montagne avec ses hommes pour se livrer au pillage, il avait été repoussé par la puissance de feu des armes du tusi. Se refusant à admettre sa défaite, il avait avisé, alors qu'il rebroussait chemin, deux métayères appartenant à la famille du tusi. D'une poigne ferme, il avait saisi et mis sur son cheval les deux malheureuses, la mère et la fille. Sa bête avait à peine parcouru une dizaine de li que Tsering Dawa avait violé la fille, puis la mère, sans même poser pied à terre, tandis que les balles de ses poursuivants sifflaient autour de lui.

Ce jour-là, au cours de l'attaque lancée par les guerriers de Tsering Dawa, nombre de soldats de Yangchen Norbu

1. Le mot choisi par l'auteur est la traduction chinoise du terme « dharmapala », qui renvoie au groupe des déités protectrices et gardiennes des enseignements. Elles ont le plus souvent une apparence terrible ou courroucée.

tombèrent sans même avoir eu le temps d'enflammer les mèches de leurs mousquets. Seuls les meilleurs tireurs, appuyés à un grand tronc d'arbre couché dans la prairie, purent tuer grâce aux fusils offerts par les lamas blancs plus d'une dizaine de cavaliers qui les chargeaient sur des montures aussi rapides que l'éclair. Mais le cheval mené par leur chef Tsering Dawa filait plus vite que le vent, si vite que même les meilleurs tireurs n'eurent pas le temps de voir s'ils étaient attaqués par un coup de vent ou par un guerrier prêt à ravir leurs âmes. Campé sur sa monture et sabre au clair, Tsering Dawa fondit sur eux, et son arme étincelante à peine dressée n'eut pas à frapper que déjà l'âme des tireurs, saisie d'effroi, quittait leurs corps. Sans qu'une goutte de sang ne vînt souiller son sabre, Tsering Dawa arracha ainsi leurs vies à quatre hommes. Et Yangchen Norbu avait à peine relevé son fusil que le géant au long bras donnait un coup de sabre qui fendait son arme en deux.

La troupe des cavaliers Khampa se jeta sur Yangchen Norbu abandonné de ses hommes et fit cercle autour de lui. Les gorges renvoyaient l'écho des sifflets de joie mêlés aux hennissements des chevaux fiévreux. Indescriptible est le plaisir d'un homme à qui il suffit de tendre la main pour fourrer dans sa besace un gibier acculé. Au cours d'une vie, un tel plaisir se vit rarement, certains ne le connaissent qu'une fois ou deux, voire jamais. Mais si des hommes ont la chance de saisir cet instant, ils ressemblent alors à une beauté qui entend prolonger son plaisir pendant qu'elle fait l'amour.

Enfin les sifflements qui en appelaient au sang baisèrent d'intensité. Une forêt de sabres encerclait Yangchen Norbu. Sous leur pâle et froide clarté, les jambes du petit étalon qu'il serrait entre ses cuisses – une bête n'ayant qu'une maigre expérience du feu de la bataille –

se déroberent et l'animal se mit sur son séant. Yangchen Norbu comprit alors que cette monture à l'inqualifiable lâcheté venait de faire perdre la face au clan Yakgong, et il n'eut d'autre choix que de poser pied à terre. Les glaives pointés vers sa nuque, sa poitrine et son dos, il se tenait droit comme un cierge, dans un ultime sursaut de dignité qu'il allait recouvrer au prix de son sang. A un homme réduit aux abois, il ne reste plus que cette dignité-là.

Tel fut le dialogue où se jouaient leurs vies et leurs sabres qu'eurent Yangchen Norbu du clan Yakgong et l'ennemi héréditaire des siens :

— Il y a quatorze ans, mon père est mort sous le sabre des gens du clan Yakgong, dit Tsering Dawa.

— Exact, et ce trophée trône toujours dans notre maison, répondit Yangchen Norbu.

— Aujourd'hui le temps est venu de faire de ce trophée un souvenir.

— Sache-le : notre clan dispose maintenant de fusils livrés par les Occidentaux.

— Ah ! Je ne crains pas le tir rapide de ces fusils ! Je suis Tsering Dawa !¹

— La vie est brève et les joies limitées. Saisis le moment et abats ton glaive, pour obtenir ce que tu cherches !

— Tu dis juste ! Entre l'instant où mon arme va se lever et frapper, la joie et la mort s'accompliront. As-tu quelque chose à ajouter pour les tiens ?

— Un homme avare de mots au seuil de sa mort est un homme digne. Un oiseau avare de battements d'ailes quand il vole est un oiseau aux ailes puissantes. Je te le redis : abats ton glaive ! J'espère n'avoir pas à me répéter une troisième fois !

1. En tibétain, ce nom signifie « Lune de longévité ».

Un rayon glacé fendit l'air de la prairie, et la tête de Yangchen Norbu alla rouler sous les sabots du cheval de Tsering Dawa. Ses hommes voulurent ramasser cette tête obstinée pour l'humilier, célébrer ainsi leur victoire, mais la tête leur échappa. Elle dévala la pente en direction de la gorge, sauta par-dessus une rigole, contourna un tas de pierres mani¹ où des grappes de drapeaux lungta², blêmes et usés, claquaient aux vents des montagnes en répandant dans le ciel les prières de bon augure du peuple tibétain. Ainsi que les Tibétains en ont coutume, la tête de Yangchen Norbu contourna ce mur mani anonyme où elle déposa doucement une pierre qu'elle serrait entre ses dents, en une dernière révérence aux divinités. Puis elle traversa un bois derrière lequel se trouvait un terre-plein funéraire survolé par quelques vautours attendant qu'on vînt y broyer les cadavres du coin. La tête sauta par-dessus le tertre en roulant sur elle-même et continua sa course folle vers la gorge en contrebas. Elle se retrouva alors devant une étendue de coteaux pentus qui lui barraient le chemin du retour. Derrière elle, le fracas des sabots des bêtes enfourchées par les guerriers de Tsering Dawa se rapprochait. On aurait dit que le sol allait s'effondrer. La tête marqua un instant d'hésitation, puis elle mordit à pleines dents les herbes du coteau et, ses deux grandes et solides oreilles lui servant de béquilles, elle entama une lente et pénible ascension. A cet instant, les troupes de Tsering Dawa

1. Pierre gravée de soutras (prières bouddhistes) ; un mur mani est un amoncellement de pierres gravées de soutras.

2. Quadrilatères de tissus colorés et imprimés, ou blancs, couverts de mantras et de prières de bon augure. On les trouve accrochés aux sommets des montagnes, sur les bâtiments, sur les murs mani, sur les ponts, dans les arbres des forêts, etc.

arrivées au pied des montagnes furent clouées sur place par la scène qui s'offrait à eux. Certains se mirent à viser la tête avec leurs mousquets, mais la tête grimpait plus vite encore que les balles ne filaient vers elle, et malgré leurs efforts, les tireurs ne parvenaient pas à l'atteindre. Les yeux écarquillés, ils la virent franchir le dernier obstacle qui l'empêchait de rentrer chez elle.

Dans les gorges, Wangdrup, l'intendant du tusi Yakgong, entendit aboyer les chiens et il se précipita pour ouvrir l'entrée principale de la grande demeure du tusi. Charriant l'odeur du sang, la tête de Yangchen Norbu roula à ses pieds. Elle grimaçait de douleur et avait encore des bouts de racines serrées aux commissures des lèvres.

L'intendant s'assit à même le sol et fondit en larmes : « Ah ! Par le Bouddha ! Les vengeances entre tusi sont revenues ! »

Tout avait commencé environ deux siècles plus tôt, lorsque le trisaïeul de Dondrup Gyatso – le 5^e tusi du clan Yakgong – avait pris pour épouse la fille de Chala, le chef de la tribu des Colosses habitant derrière la montagne des neiges Khawa Karpo. On raconte que cette femme pourtant robuste ne pouvait concevoir. La coutume des tusi voulait que le mari, dans ces conditions, ait le droit de prendre une nouvelle épouse. A cette époque régnait dans les gorges une société clanique de type patrilinéaire connue sous le nom de « pha tsho ». En tibétain, *pha* exprime « la lignée paternelle » ou « le père », et *tsho* renvoie à l'idée de « parenté par le sang ». Les deux mots réunis prennent le sens de « clan patrilinéaire ». Sous le régime du pha tsho, la polygamie était couramment pratiquée mais le problème avait surgi lorsque, moins d'un an après l'arrivée de la nouvelle épouse chez le

5^e tusi du clan Yakgong, sa première épouse venue de la montagne était retournée vivre chez les siens après avoir perdu un œil sous les coups de son mari pris d'un accès de fureur. Depuis toujours on appelle les terres situées sur le versant opposé de la montagne des neiges les terres « re-ke », terme qui dans le tibétain des Khampa signifie aussi bien « brave guerrier » que « à la guerre il faut vaincre ». Les gens ont coutume de dire que si un Khampa des régions « re-ke » dégaine son poignard, on peut être sûr qu'il sera trempé de sang. Par un soir sans lune où soufflait un grand vent, le chef de la tribu des Colosses Chala fit irruption avec ses hommes chez le tusi Yakgong. Trois phrases n'avaient pas été échangées que déjà le chef Chala dégainait son poignard, car les paroles proférées par le 5^e tusi Yakgong avaient profondément blessé son amour-propre : « Une terre infertile finit toujours par produire sa récolte, pourvu qu'on la labore en profondeur », avait-il dit. « Mais le ventre de ta fille n'est qu'une roche : même en y plantant de la bonne graine, il n'y a rien à en tirer. » Et dans cette cour qui se trouvait devant le fortin du tusi, le poignard du chef Chala se planta dans la gorge du 5^e tusi Yakgong. Ainsi la haine avait-elle pris racine.

Treize ans plus tard, le 6^e tusi Yakgong menait ses hommes à l'assaut de la tribu du chef Chala, lequel fut traîné vif derrière un cheval jusqu'à ce que mort s'ensuive, et le village fut incendié.

Cinquante ans avaient passé quand, âgé de douze ans à peine, l'arrière-petit-fils du chef Chala perçait d'une flèche empoisonnée le thorax du fils aîné du 6^e tusi Yakgong.

Encore quarante années passèrent. Grâce à la médiation du tusi Derab appartenant à la tribu des Loups Blancs qui habitaient en amont du Mékong, de celle d'un

dzongpön, administrateur du gouvernement tibétain, et d'un tulkou du monastère de Ganden, les deux familles ennemies entamèrent des pourparlers. Les Yakgong en étaient alors à la septième génération et le jeune homme qui avait tiré la flèche empoisonnée était, quant à lui, devenu un fort et courageux guerrier Khampa. Les deux clans s'accordèrent sur le montant du dédommagement qui accordait au tusi Yakgong, pour le prix de la vie du fils aîné, la somme de cinq cents taëls d'argent. Désormais devaient cesser vengeances et tueries. Puis les deux parties burent du sang de bœuf fermenté pour sceller leur alliance. Rendu joyeux par l'alcool, l'arrière-petit-fils du chef Chala dit :

— Si je n'avais pas tiré cette flèche à l'époque, tu ne serais pas tusi aujourd'hui.

— C'est vrai, et j'ai toujours cherché l'occasion de pouvoir t'en remercier, répondit le 7^e tusi Yakgong.

Sur ce, il dégaina de son fourreau le poignard Khampa qu'il portait à la ceinture et trancha en deux sur la table une poire d'Inde parfumée. Une moitié fut remise à l'arrière-petit-fils du chef Chala et l'autre moitié fut pour lui. Quelque peu inexpérimenté, le descendant de la tribu des Colosses mangea cette poire parfumée offerte par le tusi Yakgong en témoignage de leur réconciliation. Comment aurait-il pu deviner qu'une des faces de la lame du poignard avait été enduite de poison et l'autre de miel? Le mal commença à agir dès son retour chez les siens et alors qu'il était sur le point de rendre son dernier soupir, Yama, le souverain du royaume des morts, lui révéla pourquoi il se mourait. Et la guerre de vengeance entre les deux clans reprit de plus belle.

Les soixante ans du 7^e tusi Yakgong furent célébrés par un banquet d'anniversaire largement arrosé et, les joies de la fête aidant, les gens de sa maison relâchèrent

leur vigilance. Le lendemain, ils découvrirent le vieillard étranglé dans son lit tandis qu'un serviteur avait mystérieusement disparu. On apprit quelques années plus tard que le serviteur en question était devenu un affranchi faisant paître des troupeaux dans la tribu des Colosses. Mais il n'eut pas loisir de profiter longtemps de son statut d'homme libre, car bientôt on offrit en cadeau sa tête tranchée à la famille du tusi.

Le 8^e tusi des Yakgong, Dondrup Gyatso, lança trois guerres contre la tribu des Colosses. Celle où se déroula l'attaque surprise de la tente du père de Tsering Dawa fut couronnée de succès. Un serviteur du tusi trancha les cordages de la tente qui s'effondra, piégeant tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur. Alors, armés de couteaux, de fusils et de lances, les soldats du tusi se ruèrent comme un seul homme sur cette tente où régnait la confusion pour la percer de toutes parts, jusqu'à ce que le revêtement en noirs poils de yak devînt pareil à un tamis rouge sang. Mais un enfant d'à peine quatre ans avait été judicieusement glissé sous le tas de cadavres par un loyal serviteur. Ce garçonnet n'était autre que Tsering Dawa.

Dans sa jeunesse, le solide Dondrup Gyatso n'aimait pas tuer en catimini, comme un voleur. Mais après avoir acquis les fusils des lamas blancs, son désir d'aller tirer sur les cavaliers Khampa de la tribu des Colosses s'intensifia, comme s'il s'agissait d'abattre des bharals¹. En envoyant son frère cadet vers les prairies au pied des montagnes pour y retrouver les troupeaux volés, il cherchait avant tout l'occasion de reprendre les luttes sans merci qui l'opposaient à Tsering Dawa. Mais il

1. Mammifère des hautes montagnes himalayennes, parfois appelé le « mouton bleu ». Cette espèce se situe entre le bouquetin et le mouflon.

n'avait pas pensé que ses hommes, pourtant excellentement équipés, tomberaient dans l'embuscade tendue par Tsering Dawa.

Pour les *tusi* comme pour les chefs des clans, aussi longtemps que subsisteraient les haines entre famille, les vendettas seraient pareilles à une course de relais transmise de génération en génération. La vengeance du père ne met pas un terme à celle du fils qui, à son tour, ne met pas un terme à celle du petit-fils. En dernier ressort, ces haines prennent fin et leur apurement donne lieu à des légendes sanglantes et hautes en couleurs ayant pour cadre les gorges des montagnes enneigées. Car la haine est une graine qui toujours finit par germer, sauf à exterminer tous les membres de la famille ennemie, solution pour le moins improbable...

Au cours de la cérémonie qui devait permettre à Yangchen Norbu de se libérer du *bardo*¹, le *tusi* Dondrup Gyatso pria Rangjung Rinpoché de pratiquer la divination pour savoir quand il s'emparerait de la tête de Tsering Dawa. Le très vertueux Rangjung Rinpoché répugnait à interroger les dieux pour connaître l'avenir, car de telles pratiques sont l'apanage des sorciers. Mais pour ne pas se montrer désobligeant envers le *tusi*, il se servit d'une banale omoplate de mouton pour opérer sa divination. L'intendant du *tusi* déposa dans le feu une omoplate toute décharnée, tandis qu'à côté Rangjung Rinpoché récitait des *soutras*. L'os craquait dans ce feu ardent et la moelle qui dégouttait dans le foyer embaumait l'air d'un doux parfum de graisse de mouton. Les regards glissaient du *tulkou* plongé en transe à l'os au milieu des flammes. Rangjung Rinpoché attendit qu'apparaissent à la surface de l'omoplate d'étranges craquelures avant de

1. Etat intermédiaire entre la mort et la renaissance.

demander qu'on le retire du feu et il l'approcha de ses yeux pour l'observer attentivement. Par ces craquelures, les divinités allaient révéler si vengeance allait ou non être assouvie prochainement et Dondrup Gyatso sentit à cet instant son cœur battre à tout rompre.

— C'est le démon à un pied The'urang¹ qui ne vous est pas favorable, dit Rangjung Rinpoché, il vous faut le vénérer!

— Maître, des The'urang, il y en a plus de trois cent soixante sortes! fit remarquer l'intendant Wangdrup. Duquel devons-nous nous garder?

— Diable à un pied ou deux pieds, je m'en moque! dit Dondrup Gyatso, très irrité. La seule chose qui m'intéresse, c'est de savoir quand je trancherai la tête de Tsering Dawa!

— Homme insensé! fit le tulkou. Tu aurais avantage à cultiver les cinq vertus plutôt que les cinq poisons²! Les mêmes causes engendreront inévitablement les mêmes fruits, tout ne repose que sur l'immense compassion. Aujourd'hui des démons t'aveuglent, alors comment pourrais-tu prévoir l'avenir? Mais ce que je peux te dire, c'est que Tsering Dawa périra par les mains d'un jeune bouvier issu de ton clan. La Chine aura connu deux nouvelles dynasties et Tsering Dawa sera toujours là.

Ces paroles dites, le tulkou se leva et prit congé. Dondrup Gyatso était blême de colère. Une dynastie chinoise étire sa puissance sur plusieurs siècles, se disait-il, et notre clan Yakgong devrait patienter plus de dix

1. Dans le panthéon des démons du pré-bouddhisme, le The'urang sème la discorde entre les êtres et s'en prend aux enfants.

2. Les cinq poisons : l'avarice, la colère, l'imbécillité, la jalousie, le doute. Les cinq vertus : faire l'aumône, observer les commandements du Bouddha, endurer l'humiliation, avoir la volonté de progresser et garder le calme dans son observation de l'univers.

générations avant que Tsering Dawa soit mis à mort ? Et puis, Tsering Dawa n'est pas un sorcier bönpö¹ pour pouvoir vivre plusieurs siècles ! Le tusi brisa un bol à thé et cria au tulkou qui lui tournait le dos :

— Tu es un tulkou qui parle au nom des dieux, mais moi je dis qu'un jour c'est quelqu'un de mon clan qui coupera la tête à Tsering Dawa ! Celui qui le tuera ne sera certainement pas un bouvier ! Tu as insulté notre clan Yakgong !

Dans l'après-midi, le tusi Dondrup Gyatso demanda soudainement à l'intendant Wangdrup :

— En ce moment, qu'est-ce que les lamas blancs souhaiteraient le plus que nous fassions pour eux ?

— Les lamas blancs, tout ce qu'ils veulent, c'est que votre seigneurie fasse pendre une croix sur sa poitrine, répondit du tac au tac l'intendant.

— Il n'y a que des serviteurs pour penser de la sorte ! Tu as senti comme ils puent ?

— Est-ce à dire, maître, que vous les invitez à venir se laver ?

— Va, installe la tente au bord des sources chaudes et prépare-moi aussi des paniers remplis d'argent transportés à dos de mule.

L'intendant resta saisi, hébété, car dans sa longue vie d'intendant, il n'avait jamais dû sortir une somme d'argent aussi phénoménale pour le compte du tusi Yakgong.

— Tu as donné tes oreilles aux chiens ou quoi ? dit le tusi en lui fichant un coup de pied qui le fit enfin décamper.

Le clan des Yakgong possédait, sur les rives du Mékong, des sources chaudes privatives clôturées d'une palissade

1. Bönpö : religion tibétaine de type animiste et chamanique préexistant au bouddhisme et dont les adeptes sont les bönpö.

de bois où nul n'était autorisé à venir se laver, à moins d'y avoir été convié par la famille du tusi. On racontait que les dieux en avaient fait don à son clan et chaque année, lors des festivités du nouvel an tibétain, le tusi faisait dresser une tente au bord des sources où ceux de sa parentèle venaient se baigner tout le jour. Au bord de la source se trouvaient de la viande de bœuf et de mouton grillée, du lait frais de dri¹, du thé au beurre, toutes sortes de friandises ainsi que de la bière d'orge. Un dicton ayant cours dans les gorges disait : « Toutes les merveilles d'une vie ne valent pas un jour aux sources chaudes du tusi. »

Quand ils reçurent cette invitation à se rendre aux sources chaudes, les prêtres furent si excités qu'ils acclamèrent Dieu, car ils avaient oublié depuis longtemps la saveur d'un bon bain.

L'intendant les conduisit jusqu'au rivage du Mékong où le tusi tout nu barbotait déjà au milieu des vapeurs, tel un cochon dodu.

— Pères, joignez-vous à moi ! Cette source chaude nous vient non de la terre, mais du ciel ! dit le tusi.

Les prêtres levèrent les yeux et virent la paroi rocheuse surplombant le Mékong exhaler des vapeurs blanches qui se mêlaient ensemble avant de se déverser. A l'évidence, cette source surgissait de la montagne d'où flottait une âcre odeur de soufre. Un instant, les prêtres hésitèrent, gênés, puis ils ôtèrent leurs habits et se glissèrent dans les eaux. Quand le liquide chaud toucha sa peau, les larmes montèrent aux yeux du père Charles qui, tout aussitôt, prit de l'eau dans ses mains pour mouiller son visage. Il pensa à part lui : « Mon Dieu ! Je ne suis pas en train de rêver ! »

En contrebas, à quelques mètres de là, on entendait distinctement les flots tumultueux du Mékong. Chacun

1. Femelle du yak.

se sentait comme sur un oreiller d'ouate porté par le perpétuel mouvement des vagues. On eût dit le ciel des gorges pareil à un immense espace bleu traversé de blancs nuages, marchands empressés venus faire halte sur les cimes des montagnes. Sur lequel de ces nuages blancs étaient-ils en train de flotter? Les pères n'auraient pu le dire...

— Dieu du ciel, tusi! On dirait qu'il y a une bestiole sur votre cou! cria soudain le père Durand.

— Pères, regardez! J'en suis couvert de ces bêtes! N'ayez crainte, elles vont dévorer les impuretés de votre corps, leur répondit le tusi sur un ton amusé.

Les deux prêtres eurent si peur qu'ils bondirent hors de l'eau presque au même instant, car ils venaient de s'apercevoir qu'eux aussi étaient recouverts de ces mollusques rouges qui ressemblaient à des vers de terre. Le tusi éclata de rire :

— C'est un bienfait naturel! Ainsi un homme important n'a pas besoin de se frotter le dos lui-même!

Il s'agissait en fait d'une espèce de bestiole se nourrissant de la crasse du corps humain. Les deux prêtres, pourtant saisis d'un affreux dégoût, eurent l'impression que ces mollusques retournaient une terre depuis longtemps poussiéreuse lorsqu'ils les laissèrent librement grimper sur eux. Si on n'y pensait pas, on aurait pu croire que quelqu'un était en train de vous gratter la peau. Le père Durand marmonna : « Il n'y a vraiment qu'un Tibétain pour aimer ça! »

Ils restèrent dans cette source chaude longtemps, jusqu'à ce que leurs os s'amollissent, avant de sortir enfin. Les deux prêtres n'avaient pas connu, de toute leur vie, un bain à ce point délicieux. Sous la tente dressée au bord de la source, des serviteurs avaient fait rôtir de la viande de bœuf et de mouton et préparé du

thé. Les pères en burent une tasse puis le tusi fit signe aux serviteurs d'apporter deux grands paniers remplis d'argent qu'ils déposèrent devant les deux religieux. Le père Durand semblait avoir déjà tout compris :

— En vérité, Jésus-Christ exige de votre part plus de bienveillance que de haine.

— Vous avez besoin de plus d'adeptes pour répandre la foi en Dieu et moi de plus de fusils pour venger mon jeune frère, lâcha sans détour le tusi.

— Non, vénérable tusi, vous faites erreur. Il vous faut aimer vos ennemis et implorer Dieu de pardonner vos fautes. Voyez ces pécheurs qui se sont repentis devant la face de Dieu, leur cœur ne connaît plus la haine ! Si vous avez une aide à me demander, la seule que je puisse vous accorder c'est l'enseignement de la charité.

— Mais la première fois que vous êtes venus, ce sont des fusils que vous m'avez offerts ! grommela le tusi.

— C'est vrai, je vous ai fait cadeau de fusils. Mais aujourd'hui, je désire plutôt vous offrir un livre intitulé « Doctrine essentielle du catholicisme » où vous trouverez la vérité de Jésus-Christ et la gloire de Dieu, dit le père Durand en lui tendant un petit ouvrage rédigé en tibétain.

Le tusi attrapa le livre qu'il posa à côté de lui sans même y jeter un coup d'œil.

— Père, savez-vous quelle est la gloire d'un tusi ? C'est de tuer ses ennemis. J'ai besoin de vos fusils venus d'Occident, et plus j'en aurai, mieux ce sera !

— Seigneur ! Pardonnez à cette brebis égarée ! dit le père Durand en se signant.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda le tusi.

— Que si vous n'implorez pas le pardon de mon Seigneur Jésus, vous risquez d'aller en enfer ! dit le prêtre.

— Mes amis, pourquoi parlez-vous comme les tulkou du monastère? Moi je vous dis qu'un tusi ne peut aller en enfer et qu'il restera tusi dans sa prochaine vie. Seuls les hommes comme Tsering Dawa vont en enfer! Et si votre enfer diffère du nôtre, puisse Tsering Dawa aller dans l'un et dans l'autre!

Le tusi parlait très fort, comme un homme égaré pris de boisson. Les deux prêtres furent pétrifiés quelques secondes par la férocité de ses cris. A cet instant, le père Charles, qui jusqu'alors s'était peu exprimé, déclara d'un air détaché :

— Nous avons besoin de bâtir une église dans les gorges, si vous ne vous y opposez pas...

Dondrup Gyatso tourna les yeux vers lui et dit, magnanime :

— Quel mal y aurait-il à avoir un temple de plus dans les gorges? Promettez au peuple qu'il ira au paradis et je vous garantis que la paix régnera. Ainsi, chacune des deux parties y trouve son avantage.

— Avec le secours de Dieu, nous voici enfin arrivés à un terrain d'entente, dit le père Durand. Va pour dix fusils, mais j'espère qu'ils apporteront la paix dans les gorges.

— Et avec dix de plus, fit en riant le tusi, je vous promets que même les oiseaux n'oseront pas venir troubler vos rêves!

Lorsque la nuit commença à tomber, les prêtres parfaitement détendus prirent le chemin du retour. De loin en loin on entendait aboyer les chiens. Les fumées du bois de mûrier que faisaient brûler les Tibétains s'élevaient vers le ciel où, à petites touches, elles venaient se fondre dans le crépuscule. Sous les ors du couchant, la montagne des neiges, toute de pourpre vêtue, brillait

de tons orangés, mystérieux et magnifiques, telle une divinité en train de se consumer. A la mesure du temps s'égrenant sans hâte, cette divinité enflammée perdit de son éclat, puis les gorges plongèrent doucement dans l'obscurité. Une chanson tibétaine se fit alors entendre, chantée par Dieu sait qui, une mélodie qui n'en finissait plus, à la tonalité haut perchée, d'une nature sauvage, capable sans doute de traverser la longue nuit ténébreuse qui allait advenir ainsi que les peines du peuple tibétain.